

LE NEOKANTISME DE MAX WEBER

Corentin Fève
(Lycée d'Aoste, Italie)

Introduction

Le néokantisme est un courant philosophique contemporain de Max Weber. Il n'en reste pas moins qu'il peut sembler étrange de s'interroger sur le néokantisme de Max Weber, tant celui-ci s'est attaché à séparer les sciences empiriques, qu'il pratiquait lui-même, de la philosophie. Comme le rappelle Catherine Colliot-Thélène au début de son ouvrage, *Max Weber et l'histoire*, le penseur allemand « a fréquemment souligné que le caractère strictement empirique de son projet de connaissance excluait la prise en considération des questions traditionnelles de la philosophie »¹. En outre, la définition rudimentaire qu'Ernst Cassirer donne du néokantisme semble parfaitement antinomique avec la vision wébérienne de la philosophie et des sciences. Selon le philosophe de l'École de Marbourg en effet, tous les néokantiens « voient en la philosophie autre chose qu'une simple conviction personnelle, une vision individuelle du monde, et font plutôt porter leur recherche sur les conditions de possibilité de la philosophie comme science »². Pour Weber, la qualité de science doit être réservée aux savoirs empiriques et la philosophie ne doit pas être autre chose qu'une réflexion sur les valeurs³.

Toutefois, Max Weber est lui-même l'auteur de plusieurs essais sur la théorie de la science⁴. Cette entreprise, à elle seule, le rapproche des néokantiens pour qui la théorie de la connaissance devait constituer le domaine fondamental de la philosophie⁵. Néan-

¹ Colliot-Thélène C., « Introduction », *Max Weber et l'histoire*, Paris, Puf, 1990, p. 5-6.

² Cassirer E., « Le Néokantisme », *L'École de Marbourg*, Paris, Cerf, 1998, p. 9.

³ Colliot-Thélène C., *Max Weber et l'histoire*, *op. cit.*, p. 6.

⁴ Weber M., *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, Mohr, 1968. Les *Essais sur la théorie de la science* (Paris, Plon, 1965) sont une traduction partielle de ces *Aufsätze* par Julien Freund. Les essais sur Roscher et Knies (« *Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie* ») n'ont pas été traduits.

⁵ « *Die ältere philosophische Bewegung in Deutschland, die sich erst nach 1870 voll entfaltetete, aber schon vor der politischen Reichsgründung begonnen hatte, und von der man heute glaubt, dass sie "überwunden" sei, stand in*

moins, comme l'affirme Éric Dufour, « on ne peut pas s'arrêter au critère consistant à élaborer une théorie de la connaissance, sans aboutir à une diversité bigarrée exempte de toute unité, qui ne saurait fonder une détermination positive du néokantisme »⁶. Le rejet par Weber de l'hégélianisme qui, selon lui, a continué à influencer en profondeur l'École historique allemande en l'empêchant de devenir pleinement une science empirique⁷, ne saurait non plus être suffisant pour caractériser sa démarche de néokantienne⁸. En revanche, l'approfondissement de la révolution copernicienne opérée par Kant, dans la seconde préface de la *Critique de la raison pure*, par le rejet des théories faisant de la connaissance une reproduction (*Abbild*) de l'objet, permettrait de cerner avec davantage de précision ce qu'on entend ici par néokantisme. Faire de la connaissance une reproduction de l'objet, c'est présupposer un objet préexistant à partir duquel la connaissance se serait formée et par conséquent admettre une subordination de la connaissance à l'objet. Dans une telle conception de la connaissance comme reproduction, il s'agit de s'interroger sur l'origine de nos connaissances, afin de faire connaître la manière avec laquelle nos représentations se sont formées à partir des objets existants indépendamment d'elles. Or, le néokantisme proprement dit, celui de l'École de Marbourg et celui de l'École de Bade (appelée également l'École de Heidelberg)⁹, refuse une telle conception de la connaissance.

*der Hauptsache im Zeichen Kants. Das bedeutete sachlich etwas Negatives und etwas Positives zugleich. Einerseits wurde der Glaube erschüttert, dass die metaphysischen Probleme in der Weise wissenschaftlich zu lösen seien, wie z. B. der Materialismus oder der sogenannte "Monismus" es unternahm, und damit verband sich andererseits das Bestreben, festen theoretischen Boden dadurch zu gewinnen, dass man sich zunächst an den Fragen der "transzendentalen Logik" orientierte. [...] Richtig aber ist, dass man nicht nur eine erkenntnistheoretische Grundlegend als Vorarbeit eines umfassenden philosophischen Denkens für unentbehrlich hielt, sondern dass manche der so orientierten Philosophen über die Grundlegung nicht weit hinauskamen oder ganz in der Vorarbeit stecken blieben. » (Die Logik des Prädikats und das Problem der Ontologie, Heidelberg, Carl Winter, 1930, p. 16-17). Certes, certains néokantiens et parmi les plus éminents ont également écrit des ouvrages importants sur l'esthétique ou la morale (cf. notamment l'*Ethik der reinen Willens* et l'*Asthetik des reinen Gefühls* de Hermann Cohen). Cependant, comme l'indique l'introduction de l'ouvrage cité ci-dessus, bien que la philosophie ne puisse se réduire à une théorie de la connaissance, cette dernière constitue, selon les néokantiens, une véritable base à partir de laquelle la philosophie pourra être construite.*

⁶ Dufour E., *Les Néokantiens, valeur et vérité*, Paris, Vrin, 2003, p. 10.

⁷ Colliot-Thélène C., *Max Weber et l'histoire*, op. cit., p. 18.

⁸ Eric Dufour fait précisément du déclin de l'idéalisme hégélien une des principales raisons d'un retour à Kant chez de nombreux philosophes de la deuxième partie du XIXe siècle. cf. Dufour, E. *Les Néokantiens, valeur et vérité*, op. cit., p. 8.

⁹ Hermann Cohen, Paul Natorp et Ernst Cassirer sont les principaux membres de l'École de Marbourg. Wilhelm Windelband, Heinrich Rickert et Emil Lask constituent les principaux représentants de l'École de Bade.

Pour les philosophes des deux écoles, il s'agit d'approfondir la distinction, déjà accomplie par Kant, entre la question de droit (*quid juris*) et la question de fait (*quid facti*)¹⁰, consistant à substituer la méthode critique – qu'Hermann Cohen nommera la « méthode transcendante » – à la méthode génétique¹¹. Autrement dit, il ne s'agit plus de mettre au jour l'origine de nos représentations, mais ce qui fonde leur vérité en partant du « fait de la science »¹² pour en dégager les éléments *a priori* permettant de fonder sa validité universelle. En effet, « seule la question de droit peut nous permettre d'échapper à la conception qui assimile la connaissance à une reproduction de l'objet »¹³. Or, cette opposition à la théorie de la connaissance comme reproduction, caractéristique des néokantiens des deux écoles, est aussi partagée par Max Weber. Celui-ci refuse également d'assimiler les concepts à de simples copies représentatives de la réalité : « Les concepts sont et ne sauraient être que des moyens intellectuels en vue d'aider l'esprit à se rendre maître du donné empirique¹⁴. » Il s'agit bien pour Weber de partir de la connaissance de l'objet et plus spécifiquement des connaissances issues du domaine scientifique qu'il pratique, afin d'en déterminer la validité objective.

Cependant, si Weber a bien tenté d'éclaircir un certain nombre de points quant à la méthodologie et la théorie de la connaissance des sciences sociales, on ne saurait pour autant en faire un théoricien de la connaissance en tant que tel. D'une part, comme il le reconnaissait lui-même, son approche n'avait pas la systématisme qu'on est en droit d'attendre d'un pur théoricien de la connaissance¹⁵. D'autre part, il revendiquait d'être avant tout un praticien des sciences cherchant à mettre au jour des problèmes épistémologiques ayant le mérite de ne pas faire preuve du formalisme caractérisant parfois les théories de

¹⁰ Kant E., *Critique de la raison pure*, trad. par Alexandre J.-L. Delamarre et François Marty, Gallimard, 1980, A84/B116, Ak III, 99, p. 148.

¹¹ Eric Dufour dans son « Introduction » montre bien que la remise en cause de la connaissance comme reproduction de l'objet et la substitution de la question de droit à la question de fait qui s'ensuit, constitue le dénominateur commun essentiel de l'École de Marbourg et de l'École de Bade (cf. Dufour E., *Les Néokantiens, valeur et vérité, op. cit.*).

¹² Dufour E., *Les Néokantiens, valeur et vérité, op. cit.*, p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 23.

¹⁴ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » [1904], *Essais sur la théorie de la science*, trad. par Julien Freud, Paris, Plon, 1965, p. 193.

¹⁵ « Nous avons complètement abandonné l'idée d'une recherche systématique au profit d'une succession de quelques points de vue méthodologiques. » Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 119 (note de bas de page).

la connaissance¹⁶. En outre, les sciences sur lesquelles Weber a fait porter son analyse, à savoir l'histoire, la sociologie ou encore l'économie, ne sont pas celles sur lesquelles Kant et plus tard l'École de Marbourg se sont appuyées. Il s'était agi en effet pour ceux-ci de découvrir les formes *a priori* garantissant la validité universelle de la science mathématique de la nature, correspondant à l'époque de Kant à la physique newtonienne. Or, le XIXe siècle, en dehors des remises en cause de la physique newtonienne auxquelles les néokantiens de l'École de Marbourg ont tenté de s'adapter¹⁷, s'est caractérisé par la naissance de nouvelles sciences et en particulier de la science historique. Et entre les deux écoles néokantiennes, seule l'École de Bade a véritablement développé une théorie de la connaissance propre à la science historique. En effet, outre le fait que les Heidelbergiens, contrairement aux Marbourgeois, reconnaissaient à la vérité un statut de valeur¹⁸, le « fait de la science » à partir duquel ils construisent leurs analyses n'est pas le même. C'est pourquoi, il semble que le néokantisme de Max Weber puisera nécessairement davantage à la source de l'École de Bade et tout particulièrement de Wilhelm Windelband, le fondateur de l'école de Bade, et de son disciple Heinrich Rickert. Non seulement les trois hommes furent amis¹⁹, mais Weber renvoie tout spécialement, dans ses essais, aux travaux de Rickert²⁰. Un extrait d'une lettre de Max Weber à sa femme en 1902, écrite de Florence, témoigne du fort intérêt du sociologue allemand pour les écrits de Rickert et en particulier pour son livre *Die Grenzen der Naturwissenschaft*, publié pour la première fois en 1896 :

¹⁶ « les travaux les plus importants des spécialistes de la théorie de la connaissance utilisent des travaux formés "idéaltypiquement" portant sur les buts et les méthodes de la connaissance dans les différentes sciences et placent de ce fait si haut, au-dessus des têtes des praticiens, que ceux-ci ont du mal à se reconnaître à l'oeil nu au milieu de ces discussions. » Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la "culture" » [1906], *Essais sur la théorie de la science*, op. cit., p. 206.

¹⁷ cf. notamment l'analyse que fait Ernst Cassirer de la théorie de la relativité restreinte et de la théorie de la relativité générale apparues au début du XXe siècle : *La Théorie de la relativité d'Einstein, Éléments pour une théorie de la connaissance*. Traduction de l'allemand et présentation par Jean Seidengart, Paris, Cerf, 2000.

¹⁸ En effet, pour les philosophes de l'École de Bade, un simple jugement de fait implique toujours une prise de position par rapport à une valeur. Lorsque j'énonce par exemple le jugement selon lequel la neige est blanche, le fait que je l'approuve est une prise de position par rapport à la valeur de vérité (cf. notamment, Windelband W., *Qu'est-ce que la philosophie ? et autres textes*, « Qu'est-ce que la philosophie ? », trad. par Éric Dufour, Paris, Vrin, 2002, p. 69-105).

¹⁹ Freund J., « Introduction », *Essais sur la théorie de la science*, op. cit., p.7 et « Notes sur l'Objectivité », p. 437.

²⁰ Cf. Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », op. cit., p. 119 (note de bas de page).

« J'ai fini Rickert. Il est très bon ; j'y ai trouvé pour une grande part ce sur quoi j'avais moi-même réfléchi, bien que dans une forme logiquement non élaborée²¹. »

Mais Weber ne s'est pas contenté de s'intéresser aux travaux de Rickert concernant l'épistémologie de l'histoire, ni de s'en inspirer. En effet, les concepts d'irrationalité de la réalité, de *hiatus irrationalis*, d'individu historique ou encore de rapport à la valeur [*Wertbeziehung*], sur lesquels Weber appuie son épistémologie, sont tout droit issus des textes rickertiens. Il en est de même semble-t-il à la fois pour la critique que Weber fait du positivisme, de sa distinction entre les sciences de la nature et les sciences de la culture mais aussi de celle qu'il effectue entre le rapport à la valeur et le jugement de valeur, et enfin de sa conception de la méthodologie comme théorie de la formation du concept²². Selon Raymond Aron, ce n'est toutefois qu'en apparence que Weber semble être un disciple de Rickert. En effet, si les idées directrices de la logique de Weber – le terme de logique est ici employé, ainsi que chez ces auteurs, comme synonyme de théorie de la connaissance – sont inspirées dans une certaine mesure par Rickert, en revanche, « elles dépassent largement, elles finissent même par contredire les théories de celui-ci »²³. Plutôt que de tenter de découvrir les formes rendant compte de la connaissance historique dans son ensemble, le sociologue allemand chercherait seulement à circonscrire les limites de l'objectivité historique. Weber ne chercherait pas à savoir quelles sont les conditions de possibilité d'une science historique valable universellement, mais ce qui dans cette science est valable universellement indépendamment de la subjectivité de l'historien²⁴. Il semble en effet que là où Rickert fonde l'objectivité sur l'existence de valeurs universelles garantissant l'objectivité de l'historien dans la sélection des faits, Weber, tout en admettant la subjectivité indépassable de la recherche historique, fonde de son côté l'objectivité de cette science sur les relations causales que l'historien mettrait en évidence, tout en admettant la subjectivité indépassable de la recherche historique.

²¹ Nous traduisons. « *Rickert habe ich aus. Er ist sehr gut, zum grossen Teil ich darin das, was ich selbst, wenn auch in lediglich nicht bearbeiteter, Form gedacht habe. Gegen die Terminologie habe ich Bedenken.* » (Weber Marianne, *Max Weber. Lebensbild, op. cit.*, p. 273).

²² Cf. Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts and London, England, 1988, p. 7.

²³ Aron, R., *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Vrin, 1969, p. 219.

²⁴ *Ibid.*, p. 19.

Toutefois, l'emprunt que Max Weber fait non seulement d'un certain nombre de concepts, mais également de distinctions et d'analyses issues du néokantisme de l'École de Bade, lui permet-il de s'en affranchir véritablement et de développer une logique autonome ? Comme Guy Oakes le fait remarquer dans l'introduction de son ouvrage *Weber and Rickert*²⁵, on peut envisager trois types de liens de dépendance entretenus par Weber vis-à-vis de Rickert. Il peut tout d'abord s'agir d'une dépendance génétique, consistant à établir l'emprunt d'un certain nombre de notions du sociologue au philosophe, sans que ces notions soient nécessairement comprises dans une conception rickertienne²⁶. Elle peut ensuite être comprise comme une dépendance herméneutique, où cette fois les concepts qu'utilise Weber ne peuvent être compris qu'au moyen d'une compréhension de ces mêmes concepts chez Rickert, sans que la solidité de la théorie des sciences wébérienne ne dépende de la théorie rickertienne. Et enfin, il est possible de l'envisager comme une dépendance logique faisant dépendre la validité de la théorie de Max Weber de la validité de celle d'Heinrich Rickert. Il s'agirait alors de savoir si les concepts et les analyses que le sociologue allemand emprunte à son collègue d'Heidelberg constituent les prémisses à partir desquelles il construit l'ensemble de sa théorie, dont l'invalidité signerait également l'invalidité de sa propre théorie. Autrement dit, on pourrait en quelque sorte mesurer le néokantisme de Weber à l'aune de son niveau de dépendance à l'égard de la théorie de la connaissance que les membres de l'École de Bade, et en particulier Rickert, ont développée. Nous tenterons ainsi de déterminer dans quelle mesure la manière avec laquelle Weber fonde l'objectivité de l'histoire et plus généralement celle des sciences de la culture²⁷, est étroitement liée à la manière avec laquelle les néokantiens d'Heidelberg la fondent. Il ne s'agira bien évidemment pas ici d'exposer de manière exhaustive les épistémologies développées par ces auteurs, mais de tenter de mettre en évidence de potentiels

²⁵ Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences*, *op. cit.*, p. 14-15.

²⁶ Il semble qu'à bien des égards Aron n'ait considéré qu'une dépendance génétique entre les deux auteurs.

²⁷ On qualifierait aujourd'hui les « sciences de la culture » de sciences humaines et sociales. Comme Weber le dit lui-même : « Si l'on veut appeler "sciences de la culture" [*Kultuwissenschaften*] les disciplines qui considèrent les événements de la vie humaine sous l'angle de leur signification pour la culture, la science sociale [*Sozialwissenschaft*] telle que nous l'entendons ici appartient à cette catégorie. » (Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 141-142). Nous verrons comment Rickert justifie l'emploi du qualificatif « sciences de la culture », que Weber semble lui emprunter, au détriment de celui de « sciences de l'esprit » tel que pouvait notamment l'employer Dilthey.

liens de dépendance. Nous chercherons tout particulièrement à analyser dans quelle mesure Max Weber, en s'appuyant sur toute une série de concepts et d'argumentations néo-kantiennes, est à même de s'émanciper de celle-ci lorsqu'il désire fonder l'objectivité des sciences de la culture.

Le Hiatus irrationalis entre le concept et la réalité

Dès son essai sur Roscher et Knies, Weber défend, contre l'hégélianisme encore sous-jacent de l'École historique allemande, l'idée d'un *hiatus irrationalis* entre le concept et la réalité²⁸. Le sociologue allemand décrit la réalité comme concrète, individuelle, riche de propriétés qualitativement uniques et distinctes. Or, les concepts, en tant qu'abstractions, ne sauraient reproduire une telle multiplicité qualitative. En outre, la réalité nous apparaît comme une multiplicité infiniment complexe, aussi bien en extension qu'en intensité : non seulement il est impossible de décrire exhaustivement la réalité dans son ensemble, mais il est également impossible de décrire chaque aspect singulier de cette réalité. On ne peut par conséquent conceptualiser ni la réalité dans son ensemble, ni chacun de ses constituants. Et, par là même, on ne peut pas, comme Roscher et Knies le prétendaient, faire de l'histoire la manifestation de lois qui la traversent. C'est pourquoi la réalité est irrationnelle, en ce que les concepts ne peuvent qu'échouer à s'en saisir pleinement : « Toute connaissance réflexive [*denkende Erkenntnis*] de la réalité infinie par un esprit humain fini a par conséquent pour base la présupposition implicite suivante : seul un fragment limité de la réalité peut constituer chaque fois l'objet de l'appréhension [*Erfassung*] scientifique et "essentiel", au sens où il mérite d'être connu²⁹. » Dès lors, se pose le problème de la sélection de la réalité par le concept : si nous devons nous résoudre à ne pouvoir nous saisir conceptuellement que d'une partie de la réalité, quel principe justifie que nous sélectionnions telle partie plutôt que telle autre ?

Cet écart inéluctable entre le concept et la réalité avait déjà été théorisé par Heinrich Rickert qui, dans les *Limites de la formation des concepts dans les sciences de la nature*³⁰,

²⁸ Weber M., « *Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie* », I, Tübingen, Mohr, 1922, p. 3-42.

²⁹ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148-149.

³⁰ Rickert H., *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung : eine logische Einleitung in die historische Wissenschaften*, Tübingen, Mohr, 1902 (première édition en 1896).

approfondissait les thèses avancées par son maître Wilhelm Windelband lors de son discours au rectorat de Strasbourg en 1894³¹. Rickert y distinguait en effet également l'infini en extension de la réalité de l'infini intensif, chaque événement à l'intérieur de la multitude infinie en extension étant également infiniment complexe. Il convient par ailleurs de préciser, comme le fait Guy Oakes, que l'irrationalité de la réalité que Rickert décrit ne prétend aucunement décrire la réalité en tant que telle, mais telle qu'elle nous apparaît : « la thèse de l'irrationalité de la réalité est une affirmation à propos de la conscience du monde. Cela concerne nos limites cognitives et notre expérience de ces limites comme incapacité à fournir une description exhaustive de la réalité³². » Il semble en effet que Rickert s'intéresse ici à la réalité telle qu'elle apparaît à notre conscience et à la manière avec laquelle elle se révèle à celle-ci dans son irrationalité³³.

Dans *Science de la culture et science de la nature*³⁴, Rickert reprend sa thèse d'une réalité irrationnelle, irréductible à la conceptualisation, mais en insistant davantage cette fois-ci sur le caractère foncièrement hétérogène et continu de la réalité : « partout où nous

³¹ On retrouve également cette opposition radicale entre concept et réalité chez un disciple de Rickert, Emil Lask, défendant une logique analytique des concepts, conçus comme abstraction d'une réalité bien plus riche, par opposition à une logique émanationniste de type hégélien. cf. *Fichtes Idealismus und die Geschichte*, Tübingen, Mohr, 1902.

³² Nous traduisons. « *The thesis of the irrationality of reality is a claim about the consciousness of the world. It concerns our cognitive limits and our experience of these limits as an inability to provide an exhaustive account of reality.* » Oakes G., *Concept formation in the cultural sciences*, op. cit., p. 55.

³³ « *Das "Seiende" oder die "Wirklichkeit" sind lediglich zusammenfassende Namen für das als so oder so seiend Beurteilte. Nicht so liegt die Sache, dass ein Seiendes in Urteile durch eine Eigenschaft bestimmt wird, sondern einen bestimmten Bewusstseinsinhalt erkennen wir im Urteil als seiend an. Das Sein ist, wie man auch sagen kann, nie etwas, über das geurteilt wird, sondern es ist immer nur das, was ausgesagt wird, und es ist daher nichts, wenn es nicht Bestandteil eines Urteils ist.* » (Rickert H., *Der Gegenstand der Erkenntnis. Einführung in die Transzendentalphilosophie*, Tübingen und Leipzig, Mohr, 1904, p. 120). Lorsqu'il réduit toute réalité à un contenu de conscience, Rickert ne réduit pas le monde à un simple processus psychique. Il s'agit en effet ici, pour le philosophe allemand, de la conscience en général, qui se définit comme la condition préalable de toute existence. Elle est la condition de toute réalité objective. C'est pourquoi, la thèse défendue par Rickert n'est en rien contradictoire avec le réalisme du sens commun ou encore avec le réalisme des sciences particulières, mais bien davantage avec le réalisme des théories de la connaissance qui admettent d'une part un monde donné comme contenu de la conscience et d'autre part l'existence d'autres réalités indéterminables dont le monde sensible ne serait que la manifestation (cf. notamment à ce propos la recension de *Der Gegenstand der Erkenntnis* par T. Ruysen, *Revue De Métaphysique Et De Morale*, vol. 1, no. 4, 1893, p. 411–420).

³⁴ Rickert H., *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Freiburg, 1899. Traduction française par Marc de Lau-nay, Anne-Hélène Nicolas et Carole Prompsy, *Science de la culture et science de la nature*, Gallimard, 1997. Comme Rickert l'affirme dans sa préface, « ce petit ouvrage pourrait [...] servir d'introduction à mon livre sur les limites de la formation de concepts relevant des sciences de la nature » (p. 10).

portons le regard, nous rencontrons une diversité constante, et c'est une telle conjonction d'hétérogénéité et de continuité qui confère à la réalité cette touche d'irrationalité³⁵. » Ce *hiatus irrationalis* entre le concept et la réalité rend inconcevable la possibilité d'une connaissance comme reproduction de la réalité³⁶. Car, à moins d'admettre, à la manière d'un Platon, l'idée d'un monde transcendant, au-delà du monde sensible, dont la reproduction des idées garantirait l'accès à une connaissance véritable, reproduire conceptuellement une réalité infinie, constituée d'une multiplicité hétérogène et continue, semble vain. La plus petite parcelle de réalité contenant toujours plus que ce que tout homme fini ne peut décrire, la connaissance se trouve être nécessairement une transformation, et même une simplification par rapport au réel³⁷. Selon Rickert, les différentes manières avec lesquelles nos concepts vont se former afin d'appréhender le réel vont permettre de distinguer les sciences entre elles. Les mathématiques, parce qu'elles éliminent l'hétérogène, pour n'avoir affaire qu'à du continu homogène, ne peuvent être considérées comme des sciences empiriques. Pour rendre intelligible l'hétérogène propre au réel, les sciences empiriques doivent le sectionner, autrement dit transformer sa continuité en discrétion. Mais pour que le procédé de transformation, que les sciences mettent en œuvre, ne soit pas arbitraire, elles doivent recourir à un *a priori*, autrement dit à un préjugé³⁸, permettant de délimiter les réalités les unes par rapport aux autres et de transformer en discrétion le continu hétérogène³⁹. Autrement dit, les sciences empiriques ont besoin d'un principe de sélection qui leur permettra de distinguer l'essentiel de l'inessentiel dans l'immense diversité de la matière. Et ce principe de sélection apparaît dans la manière avec laquelle nos concepts se forment afin d'appréhender la réalité. Par conséquent, c'est par les principes de formation des concepts « que peuvent apparaître les différences logiques

³⁵ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, *op. cit.*, p. 60.

³⁶ Le rejet de la connaissance conçue comme reproduction de la réalité se justifie également chez les néo-kantians de l'École de Bade par le fait que la connaissance dépend en premier lieu de jugements approuvés, dont les concepts sont les produits. L'objet d'un concept n'est pas une idée ou une perception, mais l'ensemble des relations existantes entre elles ; et ces relations sont formées par des jugements et les jugements sont des actes d'affirmation ou de négation et non des copies. cf. notamment *Théorie de la définition*, trad. par Marc de Launay, Anne-Hélène Nicolas et Carole Prompsy, Gallimard, 1997.

³⁷ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, *op. cit.*, p. 58.

³⁸ *Ibid.*, p. 113.

³⁹ *Ibid.*, p. 58.

essentielles entre les sciences empiriques du monde réel »⁴⁰. En effet, pour les Heidelbergiens, les conditions de possibilité de la connaissance correspondent aux conditions de formation des concepts permettant d'accéder à cette connaissance.

Ce retour à Rickert ne permet pas seulement de montrer la similitude existant entre ces deux auteurs dans l'analyse qu'il font du rapport entre le concept et la réalité. Il permet de comprendre plus précisément la dépendance existant entre l'admission d'un *hiatus irrationalis* et la nécessité de rompre avec les théories faisant de la connaissance une reproduction de la réalité. En effet, en acceptant comme point de départ, commun à Rickert, l'irrationalité de la réalité, Weber pose d'emblée non seulement l'impossibilité d'une connaissance comme reproduction de la réalité, mais également la nécessité d'admettre des présupposés permettant de guider le scientifique dans sa sélection des faits donnés. Mais une fois admis ce premier principe, encore faut-il être à même de distinguer les modes de sélection propres aux sciences de la nature de ceux propres aux sciences de la culture.

Science de la culture et science de la nature

C'est essentiellement sur les mathématiques et sur la physique newtonienne que Kant s'est appuyé pour construire sa théorie de la connaissance et cela essentiellement en raison de la solidité à laquelle celles-ci pouvaient prétendre par opposition aux autres sciences. Il s'agissait pour lui de trouver les éléments *a priori* permettant de fonder l'objectivité de ces sciences. L'École de Marbourg, pourtant contemporaine de Max Weber et de l'École de Bade, en a fait de même. On peut certes arguer que Kant, à la différence de Cohen, Natorp et Cassirer, n'avait pas encore vu naître la science historique. Il semble néanmoins que pour Kant l'absence de systémativité caractérisant le discours historique l'aurait difficilement amené à reconnaître en lui les traits caractéristiques d'une science : « l'unité systématique est ce qui transforme en science la connaissance commune, c'est-à-dire ce qui d'un simple agrégat de ces connaissances fait un système »⁴¹. Entre le simple

⁴⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁴¹ Kant E., *Critique de la raison pure*, *op. cit.*, A832/B860, Ak III, 538, p. 690.

agrégat et le système, le philosophe de Königsberg ne laisse ainsi que peu de place pour une science historique qui ne soit pas réduite à une science de la nature⁴².

Weber refuse toutefois de faire de l'histoire une collection juxtaposée de faits. En effet, comme il l'affirme dans son essai de 1904, « l'essai d'une connaissance de la réalité dépourvue de toute présupposition n'aboutirait à rien d'autre qu'à un chaos de "jugement existentiels" [*Existenzialurteile*] portant sur d'innombrables perceptions particulières »⁴³. La science historique et plus largement les sciences sociales ne sauraient organiser la multiplicité infinie du réel sans présupposés permettant de guider la recherche de l'historien en lui permettant de sélectionner certains faits au détriment d'une multitude d'autres. Mais ces présupposés ne sauraient pour autant être communs avec ceux des sciences de la nature : Weber refuse en effet de soumettre les sciences de la culture aux méthodes des sciences de la nature, comme John Stuart Mill ou encore Auguste Comte le souhaitaient. La sélection des faits historiques dépendrait alors de la capacité que nous avons de les subsumer sous des lois plus générales, elles-mêmes constituées à partir de la répétition de certaines connexions causales. Seul le contenu de ces lois, tel qu'il se manifesterait dans la diversité infinie des phénomènes serait considéré comme scientifiquement essentiel.

⁴² Kant a toutefois défendu une approche téléologique de l'histoire, permettant précisément de ne pas réduire celle-ci à un simple agrégat : « s'il nous est permis d'admettre que la nature, même dans le jeu de la liberté humaine, ne procède pas sans plan ni dessein final, cette Idée pourrait bien devenir utilisable. Et, bien que nous ayons une vue trop courte pour pénétrer le mécanisme secret de son organisation, cette Idée pourrait cependant nous servir de fil conducteur pour présenter, du moins dans l'ensemble, comme un système, ce qui sans cela resterait un agrégat d'actions humaines dépourvu de plan » (Kant E., *Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, trad. par Luc Ferry, Paris, Gallimard, 1985, Ak VIII, 29, p. 493). Le jugement téléologique réfléchissant permet ainsi d'organiser un amas de faits au moyen de principes ordonnateurs, en interrogeant rétrospectivement les événements historiques. On peut ainsi défendre l'idée, avec Gérard Raullet que la téléologie serait « le premier pas vers une "science historique" [*historische Wissenschaft*] qui serait une "science rationnelle" [*Vernunftwissenschaft*] » (Raullet G., « La téléologie critique et ses paradigmes scientifiques. Sur la méthode de l'Histoire selon Kant », *Con-Textos Kantianos. International Journal of Philosophy*, n°1, juin 2015, p. 35). Mais il faut bien sûr préciser que cette finalité est introduite dans la nature par le sujet lui-même : nous faisons « comme si » l'histoire était planifiée, « puisque nous n'observons pas véritablement les fins de la nature comme fins intentionnelles, mais que c'est seulement dans la réflexion sur les produits de la nature que nous ajoutons par la pensée ce concept en tant que fil conducteur de la faculté de juger, ces fins ne nous sont pas données par l'objet » (Kant E., *Critique de la faculté de juger*, trad. par Jean-René Admiral, Marc B. de Launay et Jean-Marc Vaysse, Paris, Gallimard, 1985, Ak V, 399, p. 368). Il n'en reste pas moins que Kant, comme Hermann Cohen plus tard et contrairement à l'École de Bade, ne met qu'au second plan les problèmes de méthode posés par l'historiographie scientifique (cf. Holzhe H., « Les néo-kantiens et la philosophie de l'histoire de Kant », *Revue germanique internationale*, n°6, 1996, p. 161-177).

⁴³ Weber, M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 156-157.

Ce qui, dans la réalité, aurait échappé à la sélection du légal deviendrait alors « ou bien un résidu qui n'a pas encore été élaboré scientifiquement » ou bien « de l'“accidentel” qui pour cette raison est négligeable »⁴⁴. De sorte que les faits historiques n'auraient pas d'intérêt pour nous en tant que tels, mais en tant qu'exemplaires de lois universelles. Ces lois sont formées à partir de concepts réunissant ce qu'il y a de commun entre les phénomènes et « plus la validité, c'est-à-dire l'extension, d'un concept générique est large, plus aussi il nous éloigne de la richesse de la réalité, puisque, pour embrasser ce qu'il y a de commun au plus grand nombre possible de phénomènes, il doit être le plus abstrait possible, donc pauvre en contenu⁴⁵ ». Autrement dit, les systèmes de lois tels qu'ils peuvent exister dans les sciences de la nature, ont vocation, par leur abstraction, à nous éloigner de la réalité telle que nous la percevons. Or, Weber défend que l'histoire – et plus généralement les sciences sociales qu'il pratique – est une « science de la réalité [*Wirklichkeitswissenschaft*] »⁴⁶. Cela signifie que les éléments singuliers et individuels ne sont plus simplement des moyens de la connaissance, comme dans les sciences de la nature, mais qu'ils sont également, en eux-mêmes, des objets de la connaissance, de même que les relations causales ne sont plus seulement un moyen d'atteindre la légalité du réel. Mais ce ne sont pas l'ensemble des aspects des éléments singuliers et individuels qui intéressent les sciences de la culture, « c'est l'aspect qualitatif des événements qui nous importe ». Et Weber ajoute que « dans les sciences sociales, nous avons affaire à l'intervention de phénomènes d'ordre mental qu'il faut “comprendre” par reviviscence [*nacherleben*] »⁴⁷. Les sciences de la culture tentent ainsi de connaître la signification culturelle des phénomènes de la vie, et cette signification des phénomènes ne se laisse déduire d'aucun système de lois.

Cette distinction fondamentale entre deux approches dans la sélection des éléments du réel, Weber la tire une nouvelle fois des néokantiens d'Heidelberg et en premier lieu du discours de Wilhelm Windelband en 1894 à Strasbourg⁴⁸. En effet, le philosophe y expliquait déjà que le principe de division entre les sciences de la nature et les sciences de la

⁴⁴ *Ibid.*, p. 149.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 159.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 148 et « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture », *op. cit.*, p. 233.

⁴⁷ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 151.

⁴⁸ Certes, Arthur Schopenhauer avait déjà opéré cette distinction entre l'histoire et les sciences de la nature, l'histoire se devant de « saisir immédiatement le fait individuel ». Mais cette même distinction lui permet

culture⁴⁹ repose « sur le caractère formel de leurs buts de connaissance. Les unes recherchent des lois générales, les autres des faits historiques particuliers »⁵⁰. Windelband classe ainsi parmi les sciences de la nature aussi bien la mécanique et la chimie, que la biologie et la psychologie. Celles-ci recherchent donc les lois de la nature, dans ce qu'elles ont d'immuable, les autres visant davantage le contenu singulier des événements réels. C'est pourquoi si les sciences de la nature sont des sciences de la loi, les autres sont des sciences de l'événement. Ce qui amène Windelband à cette célèbre formule : « je dirais que, la pensée scientifique est, dans le premier cas, nomothétique, dans le second idiographique⁵¹. » Il s'agit uniquement pour Windelband de classer le traitement du savoir, mais non son contenu, car il se peut que les mêmes objets soient traités d'un point de vue à la fois nomothétique et idiographique. La science de la nature organique peut ainsi mettre en évidence aussi bien des lois de la biologie se manifestant de la même manière chez les êtres vivants en tout temps, que l'évolution des espèces à travers l'histoire⁵². En outre, les sciences idiographiques ne sauraient se passer d'un certain nombre de principes généraux que les sciences nomothétiques sont à même de leur fournir, puisque l'explication causale d'un événement historique dépend d'un certain nombre de lois universelles. La compréhension de l'assassinat d'un personnage éminent, par exemple, nécessite de recourir, même implicitement, aux lois universelles de la vie humaine.

Rickert préfère, à la distinction entre sciences nomothétiques et sciences idiographiques opérée par Windelband, la distinction entre « méthode généralisante » et « méthode individualisante ». Il ne s'agit ici bien sûr que des deux extrêmes, dont la physique d'une part et l'histoire d'autre part sont les meilleurs représentants et entre lesquels les autres sciences empiriques se situent. Aucune science empirique n'est dénuée de toute démarche généralisante ou individualisante : elles correspondent à de grandes directions données à la recherche et dont l'importance est plus ou moins grande en fonction de la

de refuser à l'histoire un statut de science, précisément par son absence de système. cf. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. par A. Burdeau, Paris, Puf, 1966, p. 1179-1180.

⁴⁹ Windelband n'utilise ici pas ce terme utilisé par Rickert puis par Weber. Il utilise en revanche parfois encore celui de « sciences de l'esprit ».

⁵⁰ Windelband W., « Histoire et sciences de la nature » (Discours prononcé au Rectorat de Strasbourg en 1894), *Les Études philosophiques*, n°1, trad. par Silvia Mancini, Paris, Puf, 2000, p. 6.

⁵¹ *Ibid.*, p. 7.

⁵² *Ibid.*, p. 7.

discipline scientifique. La méthode généralisante permet d'accéder à la connaissance par la formation de concepts généraux qui ne retiennent rien de ce qui fait la particularité ou l'individualité de tel élément appartenant à la réalité. Telle est bien la méthode des sciences de la nature qui forment des concepts généraux soit par « abstraction comparative », en rassemblant ce qui est commun à plusieurs éléments, soit par expérimentation – ce que Rickert appelle l'« abstraction isolante »⁵³. Pour éclairer son propos, Rickert reprend la comparaison faite par Bergson dans l'« Introduction à la métaphysique » selon laquelle la science de la nature ne produit que des vêtements de confection « qui iront aussi bien à Pierre qu'à Paul parce qu'ils ne dessinent la forme d'aucun d'eux »⁵⁴. Les sciences de la nature, parce qu'elles se contentent d'essayer de saisir les formes communes caractérisant les objets physiques, ne parviennent pas à nous les faire connaître dans toute leur individualité. C'est pourquoi, outre le principe de sélection des concepts généraux, il faut en envisager un dont la finalité n'est pas d'atteindre au plus général possible, mais au contraire d'atteindre les faits individuels en tant que tels. En effet, contrairement à Dilthey qui envisageait la séparation entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit à partir de leurs objets, les unes s'intéressant aux objets physiques les autres aux objets psychiques, Rickert insiste, à la suite de Windelband, sur le fait que la division des sciences repose essentiellement sur les buts formels différents qu'elles s'assignent. C'est pourquoi la psychologie elle-même dépend essentiellement d'une méthode généralisante, puisque la connaissance qu'elle nous donne de l'esprit humain dépend de

⁵³ Rickert H, *Science de la culture et science de la nature*, op. cit., p. 71.

⁵⁴ Bergson H. « Introduction à la métaphysique », *La pensée et le mouvant*, Paris, Puf, 2013, p. 196. Comparaison reprise par Rickert dans *Science de la culture et science de la nature*, p. 75. Il nous semble intéressant de citer le passage écrit une page plus haut par Bergson qui permet de mieux comprendre la réappropriation de cette image bergsonienne par Rickert : « comment cette "forme", qui est véritablement informe, pourrait-elle caractériser une personnalité vivante, agissante, concrète, et distinguer Pierre de Paul ? Est-il étonnant que les philosophes qui ont isolé cette "forme" de la personnalité la trouvent ensuite impuissante à déterminer une personne, et qu'ils soient amenés, de degré en degré, à faire de leur Moi vide un réceptacle sans fond qui n'appartient pas plus à Paul qu'à Pierre, et où il y aura place, comme on voudra, pour l'humanité entière ? » (p. 195). Ainsi, pour Bergson également, les sciences sont-elles impuissantes à saisir la singularité et l'individualité d'une personne. C'est pourquoi le philosophe français oppose à la saisie scientifique par symbole, la connaissance intuitive de la métaphysique apte à saisir le mouvement de la vie. Il n'envisage ainsi pas la possibilité pour des sciences empiriques telles que l'histoire d'accéder à une connaissance des faits singuliers et individuels.

lois⁵⁵. Ainsi, « la réalité devient nature quand nous l'envisageons sous l'aspect de l'universel, elle devient histoire quand nous l'envisageons sous l'aspect du particulier et de l'individuel »⁵⁶. Par conséquent, si les concepts sont nécessaires pour appréhender la réalité malgré le *hiatus irrationalis*, les fins différentes que les sciences s'assignent impliquent des formations de concepts formellement différents également. Certes, comme Windelband avant lui, Rickert ne nie pas la nécessité pour les sciences individualisantes d'utiliser des concepts généraux, mais l'historien qui décrit par exemple des soldats devant marcher tous les jours, ne sera pas nécessairement obligé pour cela de rentrer dans le détail de la physiologie de la fatigue et de l'alimentation⁵⁷.

Cette dichotomie entre le procédé généralisant des sciences de la nature et le procédé individualisant des sciences de la culture est cependant totalement rejetée par deux des principaux membres de l'École de Marbourg, pourtant néokantiens : Paul Natorp et Ernst Cassirer⁵⁸. Dans *Substance et Fonction*, ce dernier n'admet pas l'idée rickertienne selon laquelle les lois de la nature, par le caractère général de leurs concepts, nous éloigneraient toujours davantage de la concrétude de la réalité. Pour Cassirer, une telle conception tend à assimiler les concepts utilisés dans les sciences de la nature aux mots du langage ordinaire⁵⁹. Pour le Marbourgeois, les concepts des sciences exactes, loin d'être des développements plus sophistiqués et plus précis de ceux du langage ordinaire, prolongent le processus intellectuel présent dans les mathématiques⁶⁰. On ne saurait par conséquent appliquer aux concepts des sciences de la nature une critique similaire aux mots que nous

⁵⁵ C'est la raison pour laquelle Rickert préfère parler de « science de la culture » plutôt que « science de l'esprit ».

⁵⁶ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, *op. cit.*, p. 71.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 100-101.

⁵⁸ Nous n'évoquons pas ici la position un peu particulière d'Hermann Cohen sur les sciences de l'esprit – ou sciences de la nature – d'une part parce que l'intérêt qu'il a pu leur porter visait essentiellement à en déduire une science de l'éthique. D'autre part parce qu'une théorie logique des sciences de l'esprit n'a été par lui, au mieux, qu'esquissée (cf. Holzhey H., « Concept et fonction des sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) dans la philosophie de Hermann Cohen », *Revue germanique internationale* [En ligne], n°6, 2007, mis en ligne le 18 octobre 2010, p. 77-90).

⁵⁹ Cassirer E., *Substance et Fonction, éléments pour une théorie du concept*, Paris, Les éditions de Minuit, 1977, p. 256.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 258.

utilisons quotidiennement dans notre langage qui, par leur généralité tendent effectivement à nous éloigner de la singularité des objets du monde sensible⁶¹. Faire des concepts des sciences de la nature des concepts généraux ayant vocation à réunir les éléments communs au plus grand nombre possible d'objets physiques, c'est appliquer, de manière impropre, aux sciences de la nature la théorie de la subsomption⁶². Car pour Cassirer, tout comme pour Natorp dans ses *Fondements logiques*, les lois de la nature, plutôt que de créer entre nous et la réalité un véritable abîme, nous rapprocheraient de celles-ci. Comme l'indique Eric Dufour, chez Natorp et Cassirer,

« la loi générale singularise les éléments entre lesquels elle établit un rapport. Dès lors, le terme s'individualise dans son rapport aux autres termes, exactement de la même façon que le terme d'une série mathématique trouve son individualité dans la loi générale qui le distingue des autres termes de la série »⁶³.

Cassirer prend notamment l'exemple de la conceptualisation chimique où, plus celle-ci se développe, plus nous parvenons à discerner les éléments les plus singuliers, par les disjonctions s'affirmant toujours plus entre les différentes substances⁶⁴. C'est pourquoi, « il n'est pas vrai que la science de la nature produit des "vêtements de confection" qui iraient aussi bien à Simone qu'à Soumina ou Fatoumata »⁶⁵. Cette critique de la part des Marbourgeois est d'autant plus légitime qu'elle s'inscrit dans la continuité de celle, plus générale, faite au concept-représentation, que les néokantiens de l'École d'Heidelberg partagent. Toutefois si elle peut remettre en partie en question la distinction opérée par ceux-ci entre les sciences de la nature et les sciences de la culture, elle ne saurait venir à bout d'une théorie de la connaissance cherchant à mettre en évidence les fondements logiques propres aux sciences de la culture, telle que Weber et les Heidelbergiens l'envisagent. D'ailleurs, Cassirer reconnaît lui-même que

« l'"individu" qui intéresse la science de la nature n'enveloppe et n'épuise ni

⁶¹ Rappelons que cette conception des lois de la nature est, comme nous l'avons vu plus haut, commune à Rickert, Windelband, mais aussi Weber. Cf. notamment « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 154, 159, 185.

⁶² Cassirer E., *Substance et Fonction, éléments pour une théorie du concept*, *op. cit.*, p. 260.

⁶³ Dufour E., *Les Néokantiens, valeur et vérité*, *op. cit.*, p. 139.

⁶⁴ Cassirer E., *Substance et Fonction, éléments pour une théorie du concept*, *op. cit.*, p. 259.

⁶⁵ Dufour E., *Les Néokantiens, valeur et vérité*, *op. cit.*, p. 141.

l'individu posé par l'esthétique ni les personnalités morales qui constituent les sujets de l'histoire. Car ce qui fait la particularité des sciences de la nature se ramène à la découverte de valeurs et rapports quantitatifs »⁶⁶.

Ces critiques, formulées par Cassirer et Natorp à l'égard de la conception rickertienne des sciences de la nature, nous permettent de préciser l'objet que les philosophes de l'École de Bade veulent assigner aux sciences de la nature et par là même d'insister sur les liens qui unissent Max Weber à cette école. Car si l'on admet avec les néokantiens de Marbourg que les sciences de la nature sont également capables de se saisir de réalités individuelles, quel type d'individualité va ainsi pouvoir être l'objet des sciences de la culture ?

Pour répondre à cette question, il convient, nous dit Rickert, de distinguer trois types d'individualités. Tout d'abord, toute réalité qui se présente à nous, en tant qu'elle est singulière, échappe essentiellement aux concepts. Il y a donc une individualité non-saisissable, du moins pour la science, de la réalité. Ensuite, on peut également admettre l'existence d'une individualité quantitative, celle au fond que défendent les Natorp et Cassirer pour les sciences de la nature, située dans l'espace et dans le temps – il s'agit par exemple du type d'individualité que l'astronomie saisit conceptuellement dans les corps célestes singuliers. Et enfin, une individualité qualitative à laquelle a affaire l'histoire⁶⁷. Cette dernière, que Rickert qualifie d'« individualité réelle », a pour seul point commun avec l'individualité maîtrisable par la physique mathématique d'appartenir à un lieu déterminé dans l'espace et dans le temps⁶⁸. Cela étant dit, comment les sciences historiques peuvent-elles nous permettre d'accéder à la connaissance d'une individualité qualitative ?

La distinction qu'opère Weber entre sciences de la nature et sciences de la culture puise ainsi ses sources dans la distinction opérée dix ans plus tôt par Windelband entre science nomothétique et science idiographique. Précisons une nouvelle fois que cette distinction est purement formelle : aucune science ne saurait se contenter de la seule méthode généralisante ou de la méthode individualisante. Naturellement, cette dernière sera particulièrement présente dans des disciplines s'intéressant aux actions humaines, telles que la sociologie, l'économie et surtout l'histoire. Mais une fois admise la nécessité de ne

⁶⁶ Cassirer E., *Substance et Fonction, éléments pour une théorie du concept*, op. cit., p. 266.

⁶⁷ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, op. cit., p. 160.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 162.

pas réduire ces sciences de la culture au modèle épistémologique des sciences de la nature, reste encore la question de la manière avec laquelle celles-ci et en premier lieu l'histoire sélectionne, parmi la multiplicité infinie du réel, les objets susceptibles de l'intéresser. C'est en reliant une réalité empirique à une valeur qu'on la constituera en individualité qualitative. Il s'agit pour l'histoire de tenter de saisir ce qui, dans la réalité, possède une signification, en la mettant en relation avec des valeurs.

Le rapport à la valeur

Pour que les sciences de la culture et en particulier l'histoire ne soient pas qu'une pure « compilation de matériaux »⁶⁹, il convient donc de mettre en évidence l'instrument qui, en leur permettant de découper le réel de manière non arbitraire, les érigerait en sciences. Or, selon Weber, si un segment de la réalité prend de l'intérêt et de la signification à nos yeux, c'est parce que nous relient ce segment avec des idées de valeurs culturelles. Seuls certains aspects de la diversité infinie des phénomènes, c'est-à-dire ceux auxquels nous conférons une signification générale pour la culture, valent à nos yeux la peine d'être connus⁷⁰. De sorte que la réalité empirique devient pour nous culture « parce que, et tant que nous la rapportons à des idées de valeur, elle embrasse les éléments de la réalité et exclusivement cette sorte d'éléments qui acquièrent une signification pour nous par ce rapport aux valeurs »⁷¹. Ainsi, la signification que nous attribuons à telle ou telle portion de la réalité ne repose pas sur les éléments communs qu'elle possède avec d'autres portions de la réalité. La recherche de la signification d'un segment de réalité consiste dans la recherche de ce qui le spécifie et le distingue de tous les autres, et non de la manière avec laquelle il exemplifie une loi générale. L'objet historique est par essence non répétable. On ne saurait par conséquent mettre sur le même plan le procédé consistant à relier certaines parties de la réalité à des valeurs et celui consistant à ordonner la matière empirique au moyen de lois, puisque la première démarche consiste à rechercher dans la réalité des significations. Weber prend ainsi l'exemple de la signification de l'économie financière. Certes, les techniques d'échange et d'achat possèdent des lois restées les mêmes

⁶⁹ Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture », *op. cit.*, p. 207.

⁷⁰ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 157.

⁷¹ *Ibid.*, p. 154.

depuis l'Antiquité. Mais, si nous voulons connaître la signification de l'économie financière, afin de déterminer ce qui différencie la civilisation économique et sociale de l'antiquité de celle de nos jours, les concepts génériques de l'échange et de l'achat ne serviront que de moyens afin d'atteindre au mieux cette signification⁷². En effet, la connaissance de l'essence générale de l'échange ne sera qu'un prélude à celle de sa signification historique actuelle. S'en tenir à une simple description de la technique de l'échange ne nous permettrait pas de connaître ce qui caractérise en propre les échanges commerciaux d'une époque donnée. La culture est donc cette partie du réel que l'homme investit d'une signification. C'est la raison pour laquelle Weber affirme que « la présupposition transcendante de toute science de la culture [...] consiste [...] dans le fait que nous sommes des *êtres civilisés*, doués de la faculté et de la volonté de prendre consciemment *position* face au monde et de lui attribuer un sens »⁷³. Toutefois, Weber distingue soigneusement le jugement de valeur du rapport à la valeur : il ne s'agit en aucun cas pour l'historien d'exprimer des jugements normatifs à propos des événements passés. En effet, la prostitution peut être considérée comme un phénomène culturel, tout autant que la religion ou l'argent, à partir du moment où elle suscite notre intérêt culturel. Certes, au moment où le scientifique choisit son objet d'étude, il prend lui-même position et formule un jugement de valeur, mais il se doit dans un second temps d'adopter un positionnement neutre vis-à-vis de ces valeurs afin d'analyser la place que celles-ci peuvent avoir dans une société. Ce passage, du jugement de valeur au rapport de valeur, permet de donner aux objets sur lesquels on porte une appréciation immédiate, une individualité historique, en mettant au jour la manière avec laquelle ces valeurs ont pu concrètement se réaliser, chez une personnalité ou encore au sein d'une institution⁷⁴. Par ailleurs, le fait que le point de vue avec lequel le chercheur aborde la matière empirique puisse être inconscient peut lui laisser croire que c'est de la matière même qui le tire ; mais il n'en est rien, puisque c'est seulement grâce à ses idées de valeurs qu'il a pu sélectionner une partie infime dans la multiplicité infinie de la réalité⁷⁵.

⁷² *Ibid.*, p. 155-156.

⁷³ *Ibid.*, p. 160.

⁷⁴ Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture », *op. cit.*, p. 252.

⁷⁵ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 161.

Toujours dans son discours de 1894, Windelband avait commencé à esquisser le lien entre la singularité des objets historiques et les valeurs : « ce qu'il faut tenir pour acquis [...], c'est que tout ce qui intéresse l'humain, tout ce qui ressortit au jugement, à la détermination des valeurs, porte sur les choses dans ce qu'elles ont de particulier et d'unique ». Dit plus prosaïquement, on pourrait dire que la rareté fait la valeur et moins une action est susceptible de se répéter, autrement dit de n'être qu'un exemplaire d'un concept générique, plus sa valeur sera grande : « combien terriblement dévalorisée est la vie d'un individu, s'il a déjà existé auparavant »⁷⁶. Cette simple mise au clair du fondateur de l'École de Bade permet de mieux comprendre la place déterminante que Rickert, puis Weber, donneront aux valeurs comme principes de sélection des objets des sciences de la culture. En attribuant une valeur à un objet ou à un acte nous lui conférons une unicité qui permet de le distinguer de tous les autres et d'en faire précisément une « individualité historique ». Il s'agit ainsi pour l'historien de s'intéresser à une culture en tant précisément qu'elle incarne des valeurs et ainsi de la distinguer des autres éléments du monde empirique. Par ailleurs, l'individualité historique que l'on peut faire apparaître au moyen de valeurs ne se réduit pas à tel objet ou telles actions en particulier, mais peut également être le propre d'un ensemble, comme par exemple l'Empire romain qui, s'il est un ensemble, n'en est pas moins unique et singulier. Mais à partir de là, Windelband semble dénier à l'histoire la possibilité d'avoir recours à des concepts afin de constituer un savoir historique : « dans les sciences de la nature prévaut la tendance à l'abstraction, dans celle de l'histoire, au contraire, la tendance à l'intuition (*Anschaulichkeit*)⁷⁷. » L'accès à la connaissance historique doit-il pour autant se résoudre *in fine* à une connaissance par intuition ? Rickert va tenter d'apporter une réponse, plus précise que celle de son maître, à cette question par le rôle qu'il va donner à la valeur dans la constitution d'une connaissance historique.

Au quatrième chapitre de *Science de la culture et science de la nature*, Rickert caractérise la culture comme ce qui correspond à la « totalité des objets réels auxquels sont attachées des valeurs universellement reconnues ou bien des structures de sens constituées

⁷⁶ Windelband W., « Histoire et sciences de la nature », *op. cit.*, p. 13.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 10.

grâce à celles-ci, et qui sont conservées en raison de ces valeurs même »⁷⁸. Et c'est précisément le fait que généralement on ne fasse et qu'on ne veuille faire qu'une histoire des hommes qui montre que nos recherches en histoire ne sont conduites que par des valeurs distinguant l'événement singulier de celui, appartenant à la nature, qui est dénué de sens. Les objets historiques sans rapport à des valeurs culturelles seront considérés par nous comme sans importance et sans signification. Comme le philosophe l'explique au début du même ouvrage, un être dépourvu de signification, seulement perceptible, correspondrait à la nature, quand l'être signifiant et compréhensible renverrait à la culture. Or, selon Rickert, c'est seulement par l'intermédiaire d'une valeur que sens et signification peuvent être constitués⁷⁹. La compréhension, c'est-à-dire la capacité à pénétrer soi-même dans la vie psychique des acteurs d'une époque, exige qu'on saisisse la signification d'un phénomène et par là même la valeur avec laquelle il est lié. Mais quel est le statut exact de ces valeurs ?

« Les valeurs ne sont pas des réalités, ni psychiques, ni physiques. Leur essence réside dans leur validité, et non dans leur actualité réelle.⁸⁰ » En revanche, elles peuvent être attachées à un objet et faire ainsi de celui-ci « un bien » ou encore être liées à l'acte d'un individu, faisant de celui-ci une évaluation. Par conséquent les valeurs ne sont prises en considération par la science historique que dans la mesure où elles constituent des biens, dans la mesure où des objets en sont les supports, ou des évaluations, lorsque des individus situés historiquement prennent position en fonction d'elles⁸¹. C'est seulement sous

⁷⁸ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, op. cit., p. 54.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 44.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 124.

⁸¹ « Il y a des objets qui, comme on dit, ont de la valeur, ou auxquels des valeurs sont attachées, et qu'on nomme par suite eux-mêmes des valeurs. Une œuvre d'art est un exemple d'une telle effectivité objective. Mais on peut aisément apercevoir que la valeur qui est attachée ne coïncide pas, pour ainsi dire, avec sa réalité effective. Tout ce qui est effectif dans un tableau, la toile, les couleurs, la peinture, n'appartient pas aux valeurs qui y sont liées. Nous voulons par conséquent nommer "biens" de telles effectivités objectives liées à des valeurs, pour les distinguer des valeurs qui leurs sont attachées. » (Rickert H., « Le concept de la philosophie », *Le système des valeurs et autres articles*, trad. par Julien Farges, Paris, Vrin, 2007, p. 63). En outre, une réalité effective ne devient un bien que par le fait qu'un sujet lui adjoigne une valeur, de telle sorte qu'un tableau puisse devenir une œuvre d'art. Les valeurs sont ainsi parfaitement indépendantes aussi bien des objets que des sujets : « les valeurs elles-mêmes ne peuvent se trouver ni dans le domaine des objets ni dans celui des sujets, mais elles constituent un règne pour soi qui se situe par-delà le sujet et l'objet » (*Ibid.*, p. 65). Rickert parle également de l'objet comme « support de valeurs » (Rickert H., *System der Philosophie. Erster Teil : Allgemeine Grundlegung der Philosophie*, Tübingen, Mohr, 1921, p. 333). C'est pourquoi, en tant qu'elles se composent d'objets supports de valeurs ainsi que d'actes d'évaluation de sujets,

cette condition, que le chercheur pourra relier ces objets et ces actes à des valeurs, mais sans porter sur eux le moindre jugement de valeur. On peut ainsi prendre l'exemple, comme le fait Aron, de telle loi électorale qu'on jugera bonne quand notre voisin la trouvera mauvaise, il n'en demeure pas moins que tout le monde s'accordera sur le fait que par rapport à la valeur État ou à celle de liberté politique, la loi électorale a bien une signification. L'historien prolonge ainsi l'attitude naturelle que nous avons de former des jugements de valeur, mais il cesse de prendre position favorablement ou défavorablement à l'égard des choses en ne cherchant qu'à exposer « l'univers neutre des individus qui ont une signification par rapport aux valeurs des hommes vivants »⁸². On peut également prendre un exemple issu du travail de Rickert lui-même, à savoir la Révolution française : sans s'intéresser au fait de savoir si elle fut une bonne ou une mauvaise chose pour la France et l'Europe, l'historien ne doutera pas pour autant de l'importance des événements qui la traverse pour la culture française et européenne⁸³. Et pour que cet épisode de l'histoire soit significatif il réclamera bien entendu que des agents historiques se soient positionnés favorablement ou défavorablement à son égard.

Le rapport aux valeurs permet ainsi de mettre en évidence le type d'individualité qui intéresse les sciences de la culture, qui ne doit pas être confondu avec une individualité purement quantitative. La mise en relation de réalités individuelles avec des valeurs permet en effet de nous donner accès à leur individualité qualitative. Dans *Les limites de la formation des concepts dans les sciences de la nature*, Rickert prend l'exemple de l'individualité d'un morceau de charbon [*Kohlenstück*] et celle du diamant « Kohinoor »⁸⁴, se distinguant notamment par sa taille et sa pureté. Peut-on distinguer l'individualité d'un morceau de charbon avec celle du diamant Kohinoor ? Pour cela, il convient de différencier

« chaque culture incarne des valeurs » (Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, op. cit., p. 14. Ou encore, dans la version allemande : « jede Kultur Werte verkörpert » (*Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Tübingen, Mohr, 1926, p. IX). Pour le dire avec Arnaud Dewalque, « la culture est l'incarnation des valeurs. Puisque l'œuvre d'art est elle-même "support de valeur", elle participe donc de la culture » (Dewalque A., « La critique de la théorie des valeurs dans "L'origine de l'œuvre d'art". Contributions à une confrontation entre Rickert et Heidegger », *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 103, n° 3, 2005, p. 396).

⁸² Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, op. cit., p. 124.

⁸³ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, op. cit., p. 127.

⁸⁴ Rickert H., *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung : eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, op. cit., p. 349-351.

deux types d'individualités. Comme nous l'avons déjà évoqué, l'individuel n'est pas seulement l'objet des sciences historiques. C'est pourquoi, Rickert distingue l'individuel, qui caractérise n'importe quel objet qui peut être connu au moyen de concepts généraux, de l'in-dividuel. L'in-dividualité des phénomènes n'est pas définie par référence aux propriétés du phénomène (sa couleur, sa taille, etc.), mais en fonction des propriétés spécifiques que nous considérons comme indispensables : elle est donc permise par la valeur que nous attribuons à tel ou tel objet. L'unité que nous attribuons au diamant de Kohinoor a pour nous une signification que le morceau de charbon ne peut avoir, précisément parce que le diamant est attaché à certaines valeurs, telles que la beauté ou la richesse, là où le morceau de charbon n'est qu'un exemplaire parmi tant d'autres du concept de charbon. L'in-dividualité d'un objet est donc dépendante de l'intérêt que nous portons à son unicité ; intérêt qui s'exprime dans la signification attribuée à l'objet par les valeurs qui lui sont attribuées en lui. Cette signification va permettre à l'unicité du phénomène d'être indivisible et irremplaçable. On pourrait également prendre l'exemple de n'importe quelle personnalité historique, comme César, Goethe ou encore Napoléon, qui, parce que nous sommes disposés à les relier à des valeurs, sont constitués en in-dividus, quand la grande majorité des autres êtres humains ne resteront à nos yeux que des individus. Et il en est de même pour n'importe quel objet, comme notre lit, notre stylo, auxquels nous prêtons une unicité irremplaçable, précisément parce que nous ne les considérons pas seulement en fonction de leurs multiples propriétés, mais surtout par l'utilité qu'ils ont pour nous ou encore par l'attachement que l'on peut avoir à leur égard. Cette in-dividualité, correspondant à ce que l'on pourrait appeler ici une individualité qualitative. C'est en attribuant des valeurs à certains phénomènes, que les êtres humains transforment des individus en in-dividus.

Ainsi l'individualité qualitative peut être sélectionnée au sein de l'infinité du réel par les valeurs que nous attribuons à des objets ou des individus. Le concept, introduit par Rickert, de *Wertbeziehung*, permet d'envisager une sélection du réel qui ne repose pas sur les principes avec lesquels les concepts généraux se forment. Rickert se trouve ainsi en mesure d'opposer aux concepts généraux des concepts individualisants, à même de saisir

les événements singuliers en tant que tels, là où Windelband en appelait à l'intuition. Toutefois, il nous semble que le concept d'idéal-type [*Idealtypus*] fourni par Weber⁸⁵ permet de donner un aspect moins formel au concept individualisant envisagé par Rickert. En effet, on a souvent reproché à la logique de Rickert son trop grand formalisme, loin des pratiques scientifiques des historiens⁸⁶. Mais il nous semble que l'idéal-type ne doit pas être considéré comme une émancipation ou un écart de l'épistémologie wébérienne vis-à-vis de celle de Rickert, mais comme son prolongement.

L'idéal-type ou le concept individualisant

C'est essentiellement dans son essai sur l'objectivité que Max Weber a exposé sa théorie de l'idéal-type. Ce concept est censé mettre en évidence « la fonction logique et la structure des concepts »⁸⁷ avec lesquelles les sciences de la culture travaillent. Une fois la matière sélectionnée par les idées de valeur, il convient en effet de mettre en évidence la manière avec laquelle les sciences empiriques de la culture peuvent précisément, au moyen de concepts, constituer une connaissance de la réalité individuelle. Ainsi, le sociologue nous explique qu'« on obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène [*einheitlich*] »⁸⁸. Ce tableau de pensée [*Gedankenbild*] n'a aucune existence empirique, puisqu'il s'agit, selon Weber, d'une utopie : « nous substituons – dit Aron – une image mentale intelligible aux contradictions et à l'incohérence du réel »⁸⁹. Encore une fois, Weber conçoit les concepts uniquement comme des moyens et non comme des fins, précisément parce qu'il leur refuse la possibilité d'être des copies de la réalité ; en cela, il se revendique lui-même de Kant⁹⁰. L'historien

⁸⁵ Comme nous le rappelle Julien Freund, Weber n'a pas été le premier à utiliser ce terme (cf. sa note 23 p. 442-443 dans sa traduction de *l'Essai sur la théorie des sciences* de Weber).

⁸⁶ C'est notamment l'une des principales critiques qui se dégage de l'ouvrage de Raymond Aron (Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, op. cit.).

⁸⁷ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », op. cit., p. 165.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 172-173.

⁸⁹ Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, op. cit., p. 230.

⁹⁰ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », op. cit., p. 193.

devra ainsi comparer la réalité empirique à ce tableau afin d'examiner dans quelle mesure elle s'en rapproche ou s'en éloigne. Le sociologue prend l'exemple de l'artisanat et du capitalisme⁹¹. Pour faire du premier un idéal-type, il faut abstraire un certain nombre de traits caractéristiques qu'on trouve dans différents corps de métier, dans différents pays et à différentes époques données, en accentuant par la pensée leurs conséquences dans un tableau non contradictoire de relations pensées. On construira l'idéal-type du capitalisme en rassemblant également certains traits caractéristiques, mais cette fois de la grande industrie moderne, afin de dresser le tableau idéal d'une civilisation capitaliste⁹². L'idéal-type nous permet de conceptualiser avec rigueur ce qui singularise le capitalisme industriel. Le capitalisme se caractériserait notamment par une organisation rationnelle du travail, par une appropriation des moyens de production par les entreprises, par une recherche du profit obtenu par les échanges de marchandises ou encore par une séparation de l'économie privée et de l'économie publique⁹³. Toutefois, Weber soulève un point qu'il nous semble important de signaler : « de même, dit-il, qu'il existe une extrême variété de "points de vue" sous lesquels nous pouvons considérer ces phénomènes comme significatifs, on peut également faire appel aux principes les plus variés pour sélectionner les relations susceptibles d'entrer dans l'idéaltype d'une culture déterminée »⁹⁴. En effet, les traits que nous sélectionnons pour constituer un tableau de pensée idéal, dépendent eux-mêmes des valeurs que nous possédons : de même que les valeurs sont nécessaires pour sélectionner des réalités individuelles et saisir leurs significations, elles s'avèrent également nécessaires pour sélectionner les caractéristiques qui nous semblent appartenir de manière essentielle à tel ou tel concept. Une grande variété d'idéal-types pourra ainsi être constituée, ce qui témoigne du fait qu'il ne s'agit que d'utopies qui ne peuvent être observées en tant que telles dans la réalité empirique.

⁹¹ Weber cite de nombreux autres exemples d'idéal-types, comme l'individualisme, l'impérialisme, la féodalité, le mercantilisme ou encore le christianisme médiéval. De même, « les "lois" et constructions de développement de l'histoire spécifiquement marxiste ont évidemment – dans la mesure où elles sont théoriquement correctes – un caractère idéaltypique ». (*Ibid.*, p. 189).

⁹² *Ibid.*, p. 172-173.

⁹³ cf. Vincent J-M., « Le capitalisme selon Weber », *L'Homme et la société*, n°4, 1967, p. 74.

⁹⁴ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 174.

L'idéal-type sert ainsi à exposer l'originalité des individus historiques, par opposition aux concepts des sciences nomologiques. Il ne s'agit par exemple pas, au moyen du concept de capitalisme, d'identifier l'essence du capitalisme et de tenter d'en observer les différents exemples dans l'histoire. Le capitalisme auquel s'intéresse Weber correspond à un mode de production économique situé dans le temps et dans l'espace⁹⁵. L'idéal-type ne sert pas à unifier le réel en réduisant l'ensemble des individualités empiriques au rang d'exemplaires, ce qui serait par exemple le cas si l'on prenait les notions d'« Église » et de « secte », comme des concepts génériques. L'idéal-type va lui tenter de saisir génétiquement – et non génériquement – le concept de secte et celui d'Église : il va permettre de rechercher les relations de différence, de ressemblance, de finalité et de causalité qui peuvent exister entre lui et la réalité empirique. L'idéal-type va faire ressortir, en accentuant par la pensée, les traits les plus significatifs de l'« esprit de secte » dans la civilisation moderne, ce qui va permettre de distinguer clairement ce concept de celui d'Église. Le caractère volontaire de l'entrée dans une secte ainsi que le très fort engagement de ses membres semblent ainsi s'opposer à l'appartenance davantage héritée à l'Église ainsi qu'à la forte hiérarchie présente dans cette dernière.

Les idéal-types se caractérisent également par leur grande diversité : certains seront par exemple davantage liés à un contexte social et historique déterminé, comme c'est le cas de l'« esprit du capitalisme » ou encore de la « secte calviniste », quand d'autres seront plus abstraits, comme celui de « bureaucratie ». Ces derniers ayant une plus grande distance vis-à-vis d'une réalité donnée, ils seront plus à même de servir d'outils de comparaison ; on comparera par exemple la bureaucratie dans un parti avec celle d'une entreprise, ou encore celle de tel pays avec celle de tel autre. De plus, il est souvent nécessaire de recourir à des formulations de types mixtes afin de décrire adéquatement une réalité, comme dans le cas d'une « bureaucratie patrimoniale ». Dans tous les cas, comme le fait remarquer Raymond Aron, il apparaît une profonde unité entre les différentes espèces d'idéal-types : ce sont des concepts propres à l'interprétation de la conduite humaine, tout

⁹⁵ « Entreprise capitaliste et entrepreneur capitaliste sont répandus à travers le monde depuis des temps très anciens, non seulement en vue d'affaires isolées, mais encore pour une activité permanente. Toutefois, c'est en Occident que le capitalisme a trouvé sa plus grande extension et connu des types, des formes, des tendances qui n'ont jamais vu le jour ailleurs » (Weber M., *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. par Jacques Chavy, Paris, Pocket/Plon, 1989, p. 14).

simplement parce qu'ils sont dérivés de la diversité des comportements humains⁹⁶. Pour le dire avec Stephen Kalberg, les idéal-types ont en effet vocation à conceptualiser « les orientations configurées de l'action significative »⁹⁷. Plus précisément, les idéal-types vont nous permettre de comprendre le sens des actions humaines.

La compréhension en effet, par opposition à l'explication propre aux sciences de la nature, caractériserait fondamentalement la démarche entreprise par les sciences de la culture. Les sciences de la nature, en mettant en évidence uniquement l'enchaînement causal des phénomènes, s'en tiendraient à leur signification extérieure. Les sciences de la culture en revanche chercheraient avant tout à saisir le sens interne des phénomènes ; mais cela ne leur serait possible que par la nature même de l'objet de leur étude, à savoir les actions humaines en tant qu'elles sont porteuses de sens : « grâce à la compréhension, le monde de l'histoire n'est plus un ensemble de choses, mais le devenir de vies humaines »⁹⁸. Mais peut-on réellement accéder au contenu subjectivement vécu ayant motivé une action ? La conscience d'autrui ne nous est-elle pas, par essence, inatteignable ? Pour Heinrich Rickert, c'est en analysant les valeurs que nous pourrions remonter au sens des actions humaines. Pour le néokantien en effet le monde est composé de trois règnes : celui des réalités effectives, celui des valeurs et celui du sens garantissant l'unité entre les deux premiers⁹⁹. Et c'est ainsi que « ce n'est qu'en partant des valeurs que nous pouvons pénétrer dans le sens du sujet et de ses actes »¹⁰⁰. La compréhension du sens d'une action sera un intermédiaire nécessaire pour accéder à la connaissance d'autrui, mais nous ne pourrions jamais accéder pleinement, du moins d'un point de vue scientifique, aux états d'âme d'un individu. Nous ne comprendrons par exemple la colère d'un homme, que si nous en comprenons le sens, comme la jalousie, mais nous ne pourrions atteindre ses sentiments les plus intimes. Comme le signale Aron, Rickert néglige non seulement la possibilité de sympathiser avec la subjectivité des individus, mais surtout les moyens et les difficultés de la

⁹⁶ Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, op. cit., p. 251.

⁹⁷ Kalberg S., *La sociologie historique comparative de Max Weber*, Paris, La Découverte/Mauss, 2002, p. 126.

⁹⁸ Aron R., *La sociologie allemande contemporaine*, Paris, Puf, 2007, p. 91.

⁹⁹ « Le sens de l'acte ou de l'évaluation n'est ni son être psychique ni la valeur, mais la signification, inhérente à l'acte, pour la valeur – et, dans cette mesure, la liaison et l'unité des deux règnes. Conformément à cela, nous souhaitons désigner désormais le troisième règne comme celui du sens » (Rickert H., « Le concept de la philosophie », op.cit., p. 80).

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 82.

reconstruction de l'état d'âme correspondant à la signification comprise¹⁰¹. Or, les idéal-types vont précisément être les instruments qui vont permettre à l'historien ou encore au sociologue, selon Weber, non pas de revivre, mais de reconstruire les événements psychiques des individus. Plus précisément, c'est d'abord essentiellement au moyen d'un idéal-type de rationalité finale que le chercheur va pouvoir interpréter la conduite des individus¹⁰², en faisant comme si celle-ci était raisonnable, c'est-à-dire orientée par une fin et combinant une série de moyens pour y parvenir¹⁰³. Il nous semble, comme Frédéric Gonthier, que l'activité de type capitaliste illustre bien ce genre d'idéal-type : elle a pour finalité rationnelle la recherche du profit et afin d'atteindre celui-ci elle exploite des possibilités d'échange dans le cadre comptable et juridique de l'entreprise¹⁰⁴ : l'activité capitaliste témoigne ainsi « d'une véritable adéquation matérielle entre ses moyens, ses fins et ses conséquences effectives »¹⁰⁵. Bien évidemment, la compréhension rationnelle d'une

¹⁰¹ Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, op. cit., p. 129-130.

¹⁰² « Comme toute autre activité, l'activité sociale peut être déterminée : a) de façon rationnelle en finalité [*zweckrational*], par des expectations du comportement des objets du monde extérieur ou de celui d'autres hommes, en exploitant ces expectations comme des « conditions » ou comme « moyens » pour parvenir rationnellement aux fins propres, mûrement réfléchies, qu'on veut atteindre ; b) de façon rationnelle en valeur [*wertrational*], par la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre – d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat ; c) de façon affectueuse [*affektuel*], et particulièrement émotionnelle, par des passions et des sentiments actuels ; d) de façon traditionnelle [*traditional*], par la coutume invétérée. » (Weber M., *Économie et société 1*, trad. par Julien Freund, Pierre Kammitzer, Pierre Bertrand, Éric Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy, Paris, Pocket, 1995, p. 55). Comme le fait remarquer justement Stephen Kalberg, « l'action traditionnelle et l'action affective sont considérées par Weber comme des cas limites entre ce qui serait pleinement une action "significativement" orientée et un simple comportement orienté » (Kalberg S., *La sociologie historique comparative de Max Weber*, op. cit., note 8, p. 59).

¹⁰³ Weber justifie le fait de privilégier l'idéal-type rationnel en finalité, pour l'interprétation d'une action, par la plus grande évidence qu'il permet d'atteindre : « C'est l'interprétation rationnelle par finalité [*zweckrationale Deutung*] qui possède le plus haut degré d'évidence. Nous appelons comportement rationnel par finalité celui qui s'oriente exclusivement d'après les moyens qu'on se représente (subjectivement) de manière univoque. Il n'y a pas que l'activité rationnelle par finalité qui nous est compréhensible : nous "comprendons" également le développement typique des affections et leurs conséquences typiques pour le comportement. » (Weber M., « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive » [1913], *Essais sur la théorie de la science*, trad. par Julien Freund, Paris, Plon, 1965, p. 303-304).

¹⁰⁴ « Nous appellerons action économique "capitaliste" celle qui repose sur l'espoir d'un profit par l'exploitation des possibilités d'échange, c'est-à-dire sur des chances (formellement) pacifiques de profit. » (Weber M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 12).

¹⁰⁵ cf. Gonthier F., « Weber et la notion de compréhension », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 116, no. 1, Paris, Puf, 2004, p. 42. Weber met également en avant les concepts ou les lois de la pure théorie de l'économie politique comme de bons exemples des constructions idéal-typiques de ce genre : « Elles décrivent comment une activité humaine, d'une nature déterminée, se déroulerait, si elle s'orientait de façon rigoureusement rationnelle en finalité, en dehors de toute perturbation provenant d'erreurs ou d'affects, et

activité sociale ne signifie pas nécessairement qu'elle correspond parfaitement à la réalité : il ne s'agit ici que d'une hypothèse et en tant qu'idéal-type, elle permettra à la réalité de se mesurer à elle. C'est pourquoi, on comprendra une activité réelle, en la comparant à l'idéal-type rationnel en finalité et en mesurant les déviations : « Pour expliquer une "panique à la Bourse" par exemple, on établira d'abord de façon appropriée comment l'activité se serait déroulée sans l'influence d'affections irrationnelles et l'on enregistrera ensuite ces éléments irrationnels comme des "perturbations" [*Störungen*]¹⁰⁶. » C'est ainsi que pour Weber l'idéal-type nous permet d'atteindre une évidence dans la compréhension du sens subjectif visé par les individus de façon beaucoup plus univoque que par l'évidence purement empathique et immédiate.

Toutefois, un nouveau problème apparaît ici. Si les sciences de la culture, contrairement aux sciences de la nature, nous permettent de comprendre le sens subjectif visé des conduites humaines, ne risquons-nous pas de démultiplier les interprétations permettant une telle compréhension ? Comme le dit Weber, « un comportement individuel semblable quant à son développement extérieur et à son résultat peut dépendre des constellations de motifs les plus diverses, dont la plus évidente du point de vue de la compréhension n'est pas toujours celle qui se trouvait effectivement en jeu »¹⁰⁷. C'est pourquoi, la compréhension doit être vérifiée par la causalité, car elle n'est jamais à elle seule objectivement valable : « La "compréhension" d'une relation demande toujours à être contrôlée, autant que possible, par les autres méthodes ordinaires de l'imputation causale avant qu'une interprétation, si évidente soit-elle, ne devienne une "explication compréhensive" [*verständliche Erklärung*] valable¹⁰⁸. » L'explication causale doit venir corroborer objectivement les résultats obtenus par l'interprétation rationnelle : « Le sens objectivement valable, qui est la cause effective de l'activité qu'il s'agit d'expliquer, prolonge le sens subjectivement visé, qui est la raison plausible de l'activité qu'il s'agit de comprendre¹⁰⁹. »

si en outre elle s'orientait de façon univoque d'après une seule fin (l'économie). Ce n'est qu'en de très rares cas (celui de la Bourse), et encore de façon approximative, que l'activité réelle se déroule telle qu'elle est construite dans l'idéaltype. » (Weber M., *Économie et société 1*, *op. cit.*, p. 35).

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 31.

¹⁰⁷ Weber M., « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », *op. cit.*, p. 303.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Gonthier F., « Weber et la notion de compréhension », *op. cit.*, p. 54.

La causalité comme fondement objectif des sciences de la culture

Pour Weber, la causalité dans les sciences de la culture, qui par conséquent s'intéressent à l'individualité d'un phénomène, porte sur des connexions causales concrètes et non sur des lois. Les lois de causalité, dans les sciences s'intéressant aux phénomènes culturels, ne sont qu'un moyen pour faciliter l'imputation causale concrète à tel phénomène particulier, puisqu'il s'agit de déterminer précisément à quel élément de la réalité on doit imputer tel ou tel effet¹¹⁰. On retrouvait déjà cette idée chez Rickert pour qui « les rapports de causalité eux-mêmes ne sont pas des concepts généraux, mais des réalités uniques et individuelles dont la représentation historique exige l'emploi de concepts individuels »¹¹¹. Mais comment imputer à un élément concret en particulier, parmi l'infinité du réel, la causalité de tel ou tel phénomène ? Tout d'abord, nous dit Weber, en éliminant l'ensemble des éléments ne présentant aucune importance causale, tout comme un juge le ferait dans le cadre d'une imputation juridique cherchant à déterminer la ou les causes principales à l'origine d'un crime. Les détails de la mort de César, par exemple, n'ont *a priori* aucune véritable importance dans les effets que la mort de l'empereur a provoqués pour l'Empire Romain¹¹². Mais comment déterminer l'importance causale d'un événement ? Il s'agit de se demander si, en changeant tel ou tel composant du réel, ce dernier s'en serait trouvé fortement modifié : on pourra de la sorte attribuer à un phénomène une importance causale plus ou moins grande. Max Weber prend ainsi un exemple chez l'historien Eduard Meyer qui exposa à quel point les guerres médiques avaient pu être déterminantes pour le développement ultérieur de la culture occidentale. Pour cela, il montra que la bataille de Marathon, qui opposa en -490 av. J.-C. les Grecs aux Perses, permit de trancher entre deux possibilités : soit une culture théocratique-religieuse si les Perses l'avaient emporté, soit la victoire des Grecs « qui nous a fait don de valeurs culturelles dont nous continuons à nous nourrir aujourd'hui »¹¹³. Il n'aurait pas été possible, selon Weber, d'estimer la signification de cette bataille sans recourir, par notre imagination, à la constitution d'une autre possibilité, à savoir la victoire des Perses, en s'appuyant sur les pratiques culturelles

¹¹⁰ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 157-158.

¹¹¹ Rickert H., *Science de la culture et science de la nature*, p. 152.

¹¹² Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la "culture" », *op. cit.*, p. 276-277.

¹¹³ *Ibid.*, p. 279.

que ceux-ci avaient imposées aux peuples dont ils avaient été les vainqueurs ; ce que Weber appelle une « possibilité objective ». Lorsque l'historien évoque ainsi d'autres possibilités historiques que celle qui s'est actualisée dans l'histoire – on pourrait au fond ici parler d'uchronies – il crée des « tableaux imaginaires [*Phantasiebilder*] par abstraction d'un ou de plusieurs éléments de la "réalité" donnés effectivement dans le réel et par construction idéale d'un cours des choses modifié relativement à une ou plusieurs "conditions" »¹¹⁴.

On pourra ainsi déterminer la signification causale d'un phénomène historique en cherchant à identifier si, par la modification d'un fait historique, l'histoire aurait pu être fondamentalement différente ; si tel n'est pas le cas, le fait historique en question n'aura pas une grande importance causale. On comprend dès lors mieux ce que veut dire Weber lorsqu'il déclare que « pour démêler les relations causales réelles [*Wirkliche*], nous en construisons d'irrélles [*unwirkliche*] »¹¹⁵. Ce schéma vaut aussi bien, du point de vue de Weber, pour l'explication d'un événement parcellaire : « Dire, nous dit Aron, que si la mère de famille n'avait pas été énervée par la cuisinière, elle n'aurait pas donné la gifle, c'est imaginer un antécédent disparu et en conclure à la transformation de l'événement à expliquer¹¹⁶. » La rigueur avec laquelle un chercheur appliquera cette méthode déterminera de manière essentielle le niveau d'objectivité du savoir qu'il présentera.

Il ne faudrait néanmoins pas oublier, comme le rappelle Stephen Kalberg, que « les idéal-types donnent son fondement à l'ensemble de la sociologie causale de Weber »¹¹⁷. Ils permettent en effet de définir précisément les cas empiriques singuliers. C'est pourquoi, Aron affirme que « la condition première d'une causalité historique, c'est la sélection »¹¹⁸. En effet, seuls certains aspects d'un phénomène définissent une cause historique. Lorsque l'on cherche à définir les causes du capitalisme, il faut préciser quels aspects du capitalisme l'on retient : un rapport de causalité « n'est jamais qu'un des fils du tissu, il n'existe que par la transformation conceptuelle de la réalité brute »¹¹⁹. Cependant, comme

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 280.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 295.

¹¹⁶ Aron R., *La sociologie allemande contemporaine*, op. cit., p. 96.

¹¹⁷ Kalberg S., *La sociologie historique comparative de Max Weber*, op. cit., p. 129-130.

¹¹⁸ Aron R., *La sociologie allemande contemporaine*, op. cit., p. 95.

¹¹⁹ *Ibid.*

nous l'avons déjà fait remarquer, ces concepts idéal-typiques, permettant de saisir un aspect singulier de la réalité, dépendent directement des valeurs au moyen desquelles nous sélectionnons, dans la diversité infinie de la réalité, ce sur quoi va porter notre connaissance. Or, une question essentielle n'a pas encore été abordée, qui semble signer comme un point de rupture entre Weber et le néokantisme : comment fonder l'objectivité des sciences de la culture si la sélection des phénomènes empiriques s'opère au moyen de valeurs ? Si l'objectivité d'une connaissance repose, au moins depuis Kant, non plus sur l'existence indépendante d'objets extérieurs auxquels notre connaissance correspondrait, mais sur le fait qu'elle peut être universellement partagée, est-ce à dire que les valeurs qui garantissent la sélection du donné empirique peuvent prétendre à une telle universalité ?

La variabilité des valeurs et le problème de l'objectivité

Selon Weber, « dans les sciences de la culture humaine la construction de concepts dépend de la façon de poser les problèmes, laquelle varie à son tour avec le contenu même de la civilisation »¹²⁰. Comme l'explique très bien Raymond Aron, il semble ainsi que « le rapport aux valeurs n'est qu'un autre nom donné par Weber [...] aux questions qu'une époque pose à son passé, ou plutôt, à telle ou telle partie de son passé »¹²¹. Or, comme le dit Weber, les questions que nous posons à notre passé changent d'époque en époque, tout simplement parce que ce qui intéresse en premier lieu une société évolue avec la société elle-même : « la réalité irrationnelle de la vie et sa capacité en significations possibles restent inépuisables¹²². » C'est pourquoi, Weber affirme sans ménagement que les idées de valeurs sont subjectives¹²³. Il n'est d'ailleurs pas anodin, comme le note Frédéric Gonthier, que Weber substitue régulièrement à la notion de « rapport à la valeur » [*Wertbeziehung*] inventée par Rickert, celle de « rapport aux idées de valeur » [*Beziehung auf Wertideen*]. Ce glissement semble en effet traduire le fait que pour Weber, « ce sont nos propres valeurs que nous actualisons lorsque nous décidons d'interroger tel aspect

¹²⁰ *Ibid.*, p. 192.

¹²¹ Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, *op. cit.*, p. 224-225.

¹²² Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 199.

¹²³ « Il est hors de doute que les idées de valeur sont "subjectives" » (*ibid.*, p. 163).

d'un phénomène plutôt que tel autre » et en aucun cas des valeurs transcendantes et universelles¹²⁴. Rien ne nous autorise à croire en l'existence d'un système clos de concepts au moyen desquels nous pourrions saisir l'ensemble de l'infinité sensible : l'historien, le sociologue ou l'économiste sont des individus ancrés dans l'histoire et, comme toute l'humanité, ils subissent le flux incessant du devenir qui forge sans cesse de nouveaux problèmes culturels et par là même de nouvelles questions. C'est pourquoi, « reste flottante la sphère de tout ce qui, dans le flux inébranlablement infini du singulier, acquiert pour nous signification et importance et devient une "individualité" »¹²⁵. Le point de vue de départ avec lequel nous nous emparerons d'une partie infime de l'infinité du réel est donc parfaitement variable dans le temps. Les idéal-types sont par conséquent eux-mêmes condamnés à être substitués par des nouveaux, issus de nouvelles questions posées à la réalité historico-sociale, qui tenteront à leur tour de conceptualiser une partie de la réalité afin d'en atteindre les événements singuliers. Cela ne signifie pas que cette construction conceptuelle soit totalement arbitraire ou purement subjective : c'est l'intérêt du chercheur pour une question spécifique, comme par exemple la capacité que peut avoir la religion à influencer le comportement des croyants, qui oriente son travail et donne les critères de la formulation des idéal-types¹²⁶. Aux fluctuations des valeurs correspond donc le changement du savoir historique. Et ce refus d'attribuer à des valeurs un statut éternel et universel se traduit dans la bien connue « guerre des dieux » chère à Max Weber, telle qu'il la formule dans sa conférence de 1919, « Le métier et la vocation de savant » : la vie, selon le penseur allemand,

ne connaît que le combat éternel que les dieux se font entre eux ou, en évitant la métaphore, elle ne connaît que l'incompatibilité des points de vue possibles,

¹²⁴ Gonthier F., « Relativisme et vérité scientifiques chez Max Weber », *L'Année sociologique*, n°1, vol. 56, 2006, p. 28.

¹²⁵ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 164-165.

¹²⁶ cf. Kalberg S., *La sociologie historique comparative de Max Weber*, *op. cit.*, p. 128 : « Si des chercheurs avaient des centres d'intérêts semblables, ils forgeraient les mêmes idéal-types que Weber. Pour chaque religion universelle, ce dernier étudiait spécifiquement tout un ensemble de sources à partir de la perspective ainsi délimitée et faisait entrer ses découvertes dans des "simplifications typologiques" ayant une cohérence interne et reconnues comme telles. »

l'impossibilité de régler leurs conflits et par conséquent la nécessité de se décider en faveur de l'un ou de l'autre¹²⁷.

Aucune valeur n'étant capable de trancher la lutte entre les différents points de vue qui règne au sein d'une société, les sciences de la culture vont devoir composer au moyen de la pluralité irréductible des valeurs.

Telle n'est pas la position des néokantiens de l'École de Bade et en particulier d'Heinrich Rickert. Tout d'abord, les valeurs ne sont générales que dans la mesure où chacun des acteurs historiques les reconnaît factuellement comme normatives. Cependant, cette seule reconnaissance de fait ne saurait suffire à fonder l'universalité des valeurs à partir desquelles l'historien peut travailler. En effet, pour garantir que les valeurs ne sont pas seulement issues de la subjectivité de l'historien, encore faut-il que des valeurs universelles existent : elles constituent le véritable présupposé transcendantal de toute connaissance de type historique. En effet, pour le néokantien, l'absence de valeurs universelles condamnerait la possibilité même de l'objectivité de notre connaissance de l'histoire et réduirait par là même très fortement leur scientificité. De plus,

si on se désintéresse alors fondamentalement de la validité des valeurs culturelles qui guident la représentation historique, seul ce qui est purement factuel peut encore être considéré comme vrai dans l'histoire¹²⁸.

On reviendrait alors en quelque sorte au point de départ. En effet, les valeurs nous ont permis de sélectionner ce qui dans le réel nous intéressait, afin de ne pas en rester à la pure collection des faits bruts et de pouvoir constituer l'histoire, la sociologie ou encore l'économie, en véritables sciences de la culture. Ne pas reconnaître la possibilité de valeurs universelles serait ainsi attribuer aux conditions de possibilité de la connaissance historique un caractère purement subjectif : nous imposerions aux éléments purement factuels un point de vue purement relatif et par conséquent il y aurait autant de vérités historiques que de milieux culturels. C'est pourquoi, selon Rickert, « nous devons présupposer la validité de valeurs et de structures de sens supra-historiques, dont les valeurs culturelles historiques reconnues de fait seraient plus ou moins proches »¹²⁹. Les valeurs

¹²⁷ Weber M., *Le savant et le politique*, trad par Julien Freund, Paris, 10/18, 1963, p. 114.

¹²⁸ Rickert H, *Science de la culture et science de la nature*, *op. cit.*, p. 181-182.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 183.

utilisées en histoire doivent, selon Rickert, prétendre à une validité aussi inconditionnelle et universelle que celle des lois naturelles¹³⁰, afin de garantir aux sciences de la culture un niveau de scientificité comparable à celui des sciences de la nature.

Comme le fait remarquer Guy Oakes, du point de vue de Rickert une personnalité comme Goethe, par exemple, est reconnue par tous comme une individualité historique¹³¹. Néanmoins, comme le défendrait Weber, il existe de multiples façons de relier Goethe à des valeurs. En tant qu'écrivain de grande importance, Goethe se verra parfaitement être le support de certaines valeurs esthétiques. Mais l'on pourrait tout aussi bien rapporter Goethe à des valeurs érotiques et l'on mettrait alors notamment en avant son rapport singulier avec les femmes. On pourrait même envisager un cas de figure où aucune relation de valeur ne pourrait être établie à partir de Goethe ; dans le cas, par exemple, où la culture dans laquelle s'insérerait l'historien n'aurait aucune considération pour la poésie. Dans tous les cas, deux rapports aux valeurs différents impliqueraient deux conceptions différentes de l'individualité historique de Goethe. La question qui se pose alors est de savoir comment on peut choisir entre ces deux relations de valeurs distinctes qui expriment chacune un désaccord sur les valeurs étant les mieux à même de définir son individualité. Le seul moyen, selon Rickert, de régler un tel désaccord, est d'être en possession de valeurs universelles et inconditionnelles qui vont nous permettre de trancher parmi les multiples relations de valeurs possibles. Si Weber se contente d'admettre une indépassable pluralité de valeurs, dont aucune ne puisse prétendre avoir le dernier mot, tel n'est pas le cas de Rickert. Selon ce dernier, une science de la culture présuppose nécessairement des valeurs objectives, c'est-à-dire valides inconditionnellement, à partir desquelles certaines valeurs empiriques, subjectives, pourront être dérivées. Il doit être montré que les valeurs subjectives des acteurs historiques se rapprochent de plus ou moins près des valeurs objectives. Mais pour cela, encore faut-il démontrer qu'il existe de telles valeurs objectives ; et c'est ce à quoi Rickert va s'atteler dans l'avant-dernière section de la cinquième édition des *Limites de la formation des concepts dans les sciences de la nature*¹³². Selon le philosophe, le simple fait d'affirmer que la vérité n'est pas une valeur

¹³⁰ *Ibid.*, p. 187.

¹³¹ Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences*, *op. cit.*, p. 91-93.

¹³² Rickert H., *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, Tübingen, Mohr, 1929.

objective présuppose la validité de la valeur de vérité, de manière inconditionnelle. Le fait même de douter de la vérité implique de se positionner soi-même face à la valeur de vérité. Il n’y a donc pas moyen de nier la validité inconditionnelle de la valeur de vérité sans tomber dans une absurdité logique. De nombreuses objections ont été faites à la démarche rickertienne, mais il ne s’agira pas ici pour nous de les exposer car elles n’intéressent pas directement notre sujet. On évoquera toutefois une de celles, exposée par Guy Oakes, consistant à pointer l’inconsistance de ces valeurs inconditionnelles. En effet, pour que ces valeurs inconditionnelles puissent prétendre garantir l’objectivité des sciences historiques, encore faut-il que nous soyons capables de les identifier, afin d’examiner si les valeurs empiriques s’en rapprochent plus ou moins. Or, la démonstration que nous fournit Rickert de la validité de valeurs inconditionnelles ne nous permet en rien d’en connaître le contenu et par conséquent de guider le travail de l’historien : « l’objectivité des sciences de la culture ne requiert pas seulement la présupposition formelle qu’il y a des valeurs objectives mais également une détermination des valeurs qui ont ce statut¹³³. »

Le refus radical de toute valeur ultime, universelle, semble bien marquer une distance entre Weber et le néokantisme. Si le sociologue reconnaît non seulement la nécessité de substituer au concept-représentation un concept-instrument après avoir pris acte de l’irrationalité de la réalité, mais également la nécessité de recourir à des valeurs afin de produire des concepts nous donnant la capacité de nous saisir de la réalité dans toute son individualité, il rompt nettement avec l’idée de valeurs universelles. Est-ce à dire pour autant qu’il abandonne également la possibilité d’une connaissance objective dans les sciences de la nature ? Comment, en effet, garantir l’objectivité de l’histoire, de la sociologie et de l’économie, si ce au moyen de quoi nous sélectionnons leurs objets est purement arbitraire et, pire, voué à être remplacé un nombre inépuisable de fois ? En réalité, la non-reconnaissance de valeurs objectives, l’amène en quelque sorte à déplacer le lieu de l’objectivité. Comme l’explique Pierre Bouretz, « le dépassement du perspectivisme s’effectue non pas grâce à la supposition qu’il existe un point de vue ultime d’où le réel s’ordonne en vertu d’une finalité rationnelle, mais au sein même de la connaissance : par une théorie

¹³³ Nous traduisons. « the objectivity of the cultural sciences requires not only the formal presupposition that there are objective values but also a determination of the values that have this status » (Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences, op. cit.*, p. 91-93).

commune de l’objectivité, des procédures de démonstration qui sont universalisables et des règles conventionnelles d’argumentation qui permettent une reconnaissance et une communication entre les perspectives sur le monde »¹³⁴. Cette théorie de l’objectivité, ces procédures de démonstration, reposent essentiellement sur le statut particulier de la causalité dans les sciences de la culture¹³⁵. La subjectivité des rapports de valeur nous permettant d’identifier un phénomène n’impliquerait pas la subjectivité des résultats obtenus par le chercheur à propos de ce phénomène. Selon Max Weber, quand bien même un Chinois rejetterait les valeurs qui seraient au point de départ de notre recherche, il devrait, dans le cas d’un travail scientifique digne de ce nom, en accepter la démonstration scientifique¹³⁶. C’est la raison pour laquelle Weber affirme clairement que « ce qui est “subjectif” au sens déterminé [...], ce n’est pas la détermination des “causes” historiques de l’objet donné à expliquer, mais la délimitation [*Abgrenzung*] de l’“objet” historique, de l’“individualité” elle-même, car en cette matière la décision appartient aux “rapports aux valeurs” dont la “conception” est soumise aux variations historiques »¹³⁷. La causalité, comme élément central de la démonstration scientifique, serait ainsi ce qui permettrait au chercheur de fonder objectivement son savoir.

Toutefois, aussi convaincante que soit la démonstration de Max Weber sur les méthodes que doivent employer les chercheurs pour exposer les causes concrètes des phénomènes singuliers de la réalité, le sociologue peut-il aussi facilement s’abstraire du néo-kantisme à partir duquel il paraissait avoir construit les bases de son épistémologie ? En effet, il semble avoir fait siens le concept de *hiatus irrationalis*, la distinction entre la méthode généralisante et la méthode individualisante ou encore de *Wertbeziehung*. Peut-il véritablement garantir l’objectivité des sciences sociales, sans être condamné lui-même au présupposé de valeurs objectives qu’il rejette radicalement ? On peut se demander dans quelle mesure la subjectivité du choix des valeurs permettant de sélectionner une portion de la réalité, n’engendre pas nécessairement une dépendance de l’explication causale vis-à-vis de celle-ci. En effet, comme nous l’avons vu la causalité wébérienne repose

¹³⁴ Bouretz P., *Les promesses du monde, philosophie de Max Weber*, Paris, Gallimard, 1996, p. 76-77.

¹³⁵ Comme le dit Aron, si l’on voulait ramasser en une formule unique la démarche de l’historien qui fonde l’objectivité de la science, on dirait : « Rickert, la sélection des faits, Weber, les relations causales » (Aron R., *La philosophie critique de l’histoire, op. cit.*, p. 281).

¹³⁶ Weber M., « L’objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 130.

¹³⁷ Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la “culture” », *op. cit.*, p. 263.

intrinsèquement sur l'idéal-type et par là même sur le processus de sélection. Comme le dit Weber lui-même, « ce qui devient objet de recherche ainsi que les limites de cette recherche au sein de l'infinité des connexions causales, ce sont les idées de valeur dominant le savant et une époque qui les déterminent »¹³⁸. Le choix des causes, comme celui des idéal-types, dépend du rapport aux valeurs, puisqu'en admettant le *hiatus irrationalis*, Weber admet également la nécessité de sélectionner en son sein les phénomènes qui nous intéressent : « si, dit Oakes, ce principe [d'explication]¹³⁹ dépend de valeurs, et si la validité de l'explication et le choix parmi les explications dépendent de ce principe, alors le problème de l'explication dépend aussi du problème des valeurs »¹⁴⁰. Certes, pour accéder à la compréhension du sens subjectif visé par les individus dans leurs activités sociales, Weber s'appuie sur des idéal-types rationnels en finalité complétés par des explications causales. Cette démarche va bien au-delà de celle des néokantiens de l'École de Bade : on l'a vu, Rickert s'est contenté d'appuyer cette compréhension sur l'existence d'un troisième domaine entre celui des valeurs et des réalités effectives, à savoir le domaine du sens. Mais il nous semble que plus qu'une rupture ou un point de démarcation avec la démarche néokantienne, le travail de Weber continue à s'inscrire essentiellement dans le prolongement des Heidelbergiens, à partir du moment où il a accepté les prémisses épistémologiques énoncées par ceux-ci. Weber paraît, à bien des égards, poursuivre l'épistémologie néokantienne, en fournissant des outils méthodologiques plus précis permettant de saisir avec moins d'équivocité le sens subjectif visé des actions humaines. Comme le rappelle Kalberg : « Tous les modèles de Weber sont, en dernière analyse, formulés en référence à un programme de recherche déterminé par son intérêt premier et axiologique pour la question des origines et du développement du rationalisme occidental¹⁴¹. » C'est à partir de ce questionnement sur les origines et le développement du rationalisme occidental que Weber a découpé, parmi la multiplicité infinie de la réalité, ses concepts idéal-typiques de « capitalisme » ou encore de « bureaucratie ». Si la rigueur avec laquelle il a appliqué ses

¹³⁸ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 164.

¹³⁹ Le principe d'explication renvoie chez Oakes au principe permettant de comprendre la signification culturelle des phénomènes en ayant pour objectif d'identifier ses causes.

¹⁴⁰ Nous traduisons. « *If this principle depends upon values, and if the validity of explanations and the choice among explanations depend upon this principle, then the problem of explanation also depends upon the problem of values* » (Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences*, *op. cit.*, p. 149).

¹⁴¹ Kalberg S., *La sociologie historique comparative de Max Weber*, *op. cit.*, note 5 p. 138.

concepts, grâce notamment à l'outillage épistémologique que nous avons décrit, n'est pas remise en cause, ceux-ci, encore une fois, ne permettent de prendre en compte qu'un aspect d'une même réalité. L'infinie variabilité des questions qui peuvent être posées à la matière empêche d'obtenir une connaissance historique pleinement universelle, chaque époque, voire même chaque communauté, ayant, par les valeurs qui lui sont propres, sa propre conception de l'histoire passée. La pertinence des faits par rapport aux valeurs ne permet pas la formulation d'un « système exhaustif d'idéal-type qui saisisse la réalité sous un schème conceptuel » ainsi que « la construction d'uniformités universelles et toute théorisation générale à la manière de Marx, de Parsons ou des théoriciens des systèmes-monde »¹⁴².

Ainsi, puiser, comme le fait Weber, dans le néokantisme de l'École de Bade les principes garantissant la sélection de l'individualité historique, tout en prétendant pouvoir s'émanciper de ces principes dans la démonstration scientifique elle-même, semble à bien des égards problématique. Et c'est bien là que se détermine le néokantisme de Weber, à savoir dans la capacité que l'auteur a trouvée ou non à scinder en quelque sorte son épistémologie en deux, en déplaçant l'universalité des critères de sélections des faits culturels au niveau de l'universalité des principes d'explications à l'œuvre dans les sciences de la culture. Or, il n'est en rien évident que l'on puisse séparer les premiers des seconds.

Conclusion. L'éternelle jeunesse des sciences de la culture

À la fin de son essai sur l'objectivité des sciences sociales, Weber décrit les évolutions historiques de sa discipline avec, comme a pu le relever Guy Oakes, des accents kuhniens¹⁴³ :

« tout travail dans les sciences de la culture, une fois qu'il s'est orienté vers une matière déterminée grâce à des façons déterminées de poser les problèmes et qu'il s'est procuré ses principes méthodologiques, verra dans l'élaboration de cette matière une fin pour elle-même [...]. Mais il arrive qu'un jour l'atmosphère change. La signification des points de vue utilisés sans réflexion devient alors incertaine, le chemin se perd dans le crépuscule. La lumière des grands problèmes de la culture s'est déplacée plus loin. Alors la science se prépare elle

¹⁴² *Ibid.*, p. 128.

¹⁴³ Oakes G., *Weber and Rickert, Concept Formation in the Cultural Sciences*, *op. cit.*, p. 37.

aussi à modifier son paysage habituel et son appareil de concepts pour regarder du haut de la pensée le cours du devenir¹⁴⁴. »

Ce passage fait en effet irrésistiblement penser à la structure ternaire, décrite par Thomas Kuhn plus d'un demi-siècle plus tard, dans *La structure des révolutions scientifiques*, caractérisant l'histoire des sciences et en particulier celle de la physique. On peut en effet déjà apercevoir dans le premier temps de ce texte ce que Kuhn appellera « la science normale », à savoir l'étape dans laquelle l'ensemble de la communauté scientifique d'une discipline donnée accepte de travailler dans un même paradigme, en partageant ainsi les mêmes méthodes et valeurs tout en tentant d'en tirer un maximum de bénéfices dans le développement et l'élaboration d'une connaissance scientifique. Il s'ensuit une période d'anomalie, où l'échec des méthodes et théories du paradigme précédent, notamment devant des faits empiriques nouveaux, provoque des divisions au sein de la communauté scientifique qui tente de répondre à ces problèmes. Et enfin surgit une révolution scientifique se caractérisant par l'apparition d'un nouveau paradigme scientifique issu de la victoire d'une des solutions proposées lors de la période d'anomalie. Il semble bien que l'on puisse ici voir une grande proximité entre le texte de Weber et l'entreprise kuhnienne. Néanmoins il nous faut nuancer, ou tout du moins préciser un tel rapprochement, en revenant au texte de Weber lui-même.

Plus haut, dans le même essai, Weber expose ce qu'il va appeler l'« éternelle jeunesse » des sciences de la culture :

il y a des sciences auxquelles il a été donné de rester éternellement jeunes. C'est le cas de toutes les disciplines historiques, de toutes celles à qui le flux éternellement mouvant de la civilisation procure sans cesse de nouveaux problèmes. Par essence leur tâche se heurte à la fragilité de toutes les constructions idéal-typiques, mais elles sont inévitablement obligées d'en élaborer continuellement de nouvelles¹⁴⁵.

¹⁴⁴ Weber M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 200-201.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 191.

La richesse infinie de la réalité rend inépuisable le nombre d'élaborations conceptuelles que les sciences de la culture accomplissent. Et ces élaborations sont d'autant plus fragiles, qu'elles reposent sur des valeurs dont la variation est incessante. Or comme le dit Weber dans son essai sur la logique des sciences de la culture :

cette sorte de conditionnalité par des « valeurs subjectives » reste en tout cas étrangère aux sciences de la nature qui tendent vers le modèle de la mécanique et elle constitue précisément l'opposition spécifique entre l'histoire et les sciences de la nature¹⁴⁶.

Un changement culturel amène les disciplines historiques à poser de nouveaux problèmes à la matière, puisqu'un tel changement implique de nouvelles valeurs. Ainsi, le passage d'une « science normale » dans les sciences de la culture à une autre ne correspondrait pas tellement, comme pour la physique, au passage à un paradigme permettant de mieux répondre aux difficultés posées par le paradigme précédent, mais plutôt au basculement d'un milieu culturel à un autre, impliquant de nouvelles valeurs et donc une autre histoire. Mais cette comparaison avec l'analyse kuhnienne nous semble mériter qu'on s'y attarde encore davantage.

Weber décrit le passage d'un paradigme des sciences de la culture à un autre qui s'expliquerait par un changement des idées de valeur (« la lumière des grands problèmes de la culture s'est déplacée plus loin »). Mais on pourrait lui opposer que le contexte historique dans lequel la science historique est née est celui d'un siècle – le XIX^e siècle – qui a vu ses valeurs culturelles se morceler. Comme le dit Weber lui-même : « le destin de notre époque, caractérisée [...] par le désenchantement du monde, a conduit les humains à bannir les valeurs suprêmes les plus sublimes de la vie publique »¹⁴⁷. La lutte entre des valeurs opposées semble bien régner au sein même de nos sociétés, et par conséquent les chercheurs des sciences humaines, d'une même époque et dans un même endroit donnés, ne poseront pas nécessairement les mêmes problèmes à leurs disciplines. Comme l'explique Aron, « pour les sciences morales et sociales, la simple observation prouve que la méthode employée, les concepts utilisés varient avec les philosophies auxquelles adhèrent les historiens »¹⁴⁸. C'est pourquoi, il nous semble que l'analyse que fait Weber de

¹⁴⁶ Weber M., « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la "culture" », *op. cit.*, p. 263.

¹⁴⁷ Weber M., *Le savant et le politique*, *op. cit.*, p. 120.

¹⁴⁸ Aron R., *La philosophie critique de l'histoire*, *op. cit.*, p. 289.

l'éternelle jeunesse des sciences de la culture renvoie bien davantage à ce que Kuhn décrit dans son premier chapitre sur « L'acheminement vers la science normale » où l'épistémologue américain décrit la situation des sciences de la nature précédant leur formation en science normale. En effet, dans la période antérieure à l'œuvre de Newton, l'histoire des sciences physiques, et en particulier l'optique, ne se caractérisait pas par le passage d'une science normale à une autre, par l'intermédiaire d'une révolution, propre à une science adulte : « à aucun moment, de la haute Antiquité à la fin du XVIIe siècle, il n'y eu de théorie unique généralement acceptée sur la nature de la lumière, mais au contraire plusieurs écoles et cénacles concurrents dont la plupart adoptaient telle ou telle variante de la théorie épicurienne, aristotélicienne ou platonicienne ». Et Kuhn ajoute plus loin : « chaque école puisait son autorité dans ses rapports avec une métaphysique particulière »¹⁴⁹. De la même manière que les périodes de l'histoire des sciences de la nature où celles-ci ne s'étaient pas encore, pour une première fois, unifiées dans un paradigme commun et par conséquent dans une science normale, les sciences de la culture semblent intrinsèquement liées, comme le décrivait Aron, à des philosophies. Ces dernières viendront renforcer les positions conceptuelles et méthodologiques prises par le chercheur au sein de sa discipline. Seulement, comme le dit Max Weber lui-même, les sciences de la culture, à la différence des sciences de la nature, semblent vouées à rester dans une éternelle jeunesse ou, en termes kuhniens, à ne jamais adopter « le modèle normal d'une science adulte », autrement dit à ne jamais s'unifier dans un paradigme commun.

Or, il nous semble que cette éternelle jeunesse des sciences de la culture marque les limites de la tentative des néokantiens de l'École de Bade d'établir les fondements logiques de telles sciences. En effet, si Kant a pu envisager la construction d'une théorie de la connaissance venant fonder en droit la physique newtonienne en dévoilant les éléments *a priori*, c'est, nous semble-t-il, précisément parce que la physique newtonienne était parvenue à sortir la physique de sa « jeunesse » en l'unifiant dans un seul système théorique. Cette unification, synonyme de constitution d'une science normale, a précisément permis à la physique de se dissocier radicalement de la philosophie. C'est pourquoi, nous semble-t-il, la philosophie kantienne, loin de vouloir s'inscrire, comme les philosophies antérieures, en continuité avec la physique pour leur fournir un fondement ontologique, s'est inscrite en discontinuité par rapport à celle-ci, prenant en quelque sorte acte

¹⁴⁹ Kuhn T., *La structure des révolutions scientifiques*, trad. par Laure Meyer, Paris, Flammarion, 2008, p. 32.

de son indépendance. Le fait de la science, à partir duquel la philosophie kantienne et néokantienne s'érigerait, admettrait précisément cette autonomie de la physique par rapport à la philosophie. Il nous semble ainsi que si Weber a tenté de se démarquer du néokantisme, pour tenter de fonder l'objectivité des sciences de la culture ailleurs que dans le processus même de sélection des individus historiques, c'est qu'il a, d'une certaine manière, pris acte de cette éternelle jeunesse de sa discipline, impropre à s'autonomiser pleinement de la philosophie.